

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16^{ME} ANNÉE, No 811.—SAMEDI, 18 NOVEMBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'ARTILLERIE DES BOERS : Exercice du tir avec les canons de 155 mm, fournis par le Creusot (France)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 NOVEMBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La mémoire du cœur, par Marie Aymong.—Impressions.—Poésie : L'automne, par Sourire.—Poésie : Pour les morts, par E. Desroches.—L'assassin, par M. Filion.—Frison d'automne, par E. Haraucourt.—Le Transvaal et l'Exposition de 1900.—Poésie : La dernière rose, par Maïa-Régina.—La fin du monde, par A. Alain.—Correspondance, par Dévinéki.—Les possessions anglaises, par B. Depéage.—Curiosités.—Etymologie.—Rectification.—Mondanités.—Théâtre.—Nos gravures—Jeux et amuse-ments.—Choses et autres.—Feuilleton canadiens : Le chevalier Henry de Tonty ou Main de Fer, par Régis Roy.

GRAVURES : La guerre anglo-transvaalienne : L'artillerie des Boers ; Les ambulanciers qui viennent de s'embarquer pour aller soigner les blessés au Transvaal ; La ville de Johannesburg ; Les Boers attaquant un train blindé ; Une rue de Pitermaritzburg ; Les cloches de la cathédrale de Saint-Pierre.—Les joies du grand-père.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

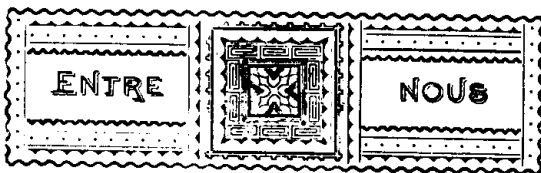
Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

Avec notre numéro 814, qui portera la date du 9 DÉCEMBRE, commencera un feuilleton fort bien illustré que nos lecteurs même les plus difficiles trouveront de leur goût. Hélas ! nous savons que les œuvres d'écrivains se respectant peu, et ne respectant pas du tout leurs lecteurs ; œuvres pleines de scènes mouvementées, souvent immorales, presque toujours excitant les plus mauvaises passions ; œuvres vulgarisées par des journaux plus avides d'argent pour eux que de bien moral chez les autres ; nous savons que ces œuvres ont faussé beaucoup de jugements, perverti beaucoup d'intelligences.

LES VICTIMES

par notre grand romancier chrétien, RAOUL DE NAVERY, est rempli d'épisodes tantôt effrayants, tantôt douloureux : mais toujours les impressions sont saines, l'esprit est reposé après la lecture. Ce sera, certes, un des plus beaux romans en feuilleton dans notre province, et tout le monde voudra le lire.



Encore une femme qui fait assassiner son mari !
Toujours la même histoire, la même idylle du crime.

Mme Mooney aimait beaucoup l'amour, et pas du tout M. Mooney.

M. Mooney aimait peut-être sa femme, mais cela n'est pas bien prouvé.

Mme Mooney aimait David Dubé.

M. Mooney partit pour Montréal où il demeura pendant quelques mois, et durant toute son absence, Mme Mooney et David Dubé furent heureux.

Pourquoi M. Mooney a-t-il eu la singulière idée de revenir au domicile conjugal et de troubler ainsi la paix qui régnait chez lui ? Peut-être aimait-il Mme Mooney !

M. Mooney, revenu et passé tout à fait à l'état de gêneur et d'empêcheur de danser en rond, Mme Mooney décida de le supprimer, et c'est David Dubé qui le supprima.

Aujourd'hui Mme Mooney et David Dubé gémissent sur la paille humide des cachots et sont convaincus que le bonheur parfait n'est pas de ce monde, en attendant que douze jurés, c'est-à-dire douze hommes qui ne leur veulent ni bien, ni mal, déclarent si on doit les pendre par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive ou s'ils pourront continuer leurs roucoulements à l'ombre des frondaisons du printemps prochain.

Les femmes au cœur sensible disent que M. Mooney négligeait Mme Mooney, et que M. Mooney n'a pas à se plaindre de son sort.

Ce pauvre Mooney n'a plus la moindre envie de se plaindre, mais du haut du ciel, sa demeure dernière, (espérons qu'il y est) il ne doit pas être fâché d'avoir changé de logement.

Et ce crime ne s'est pas passé dans une grande cité corrompue, mais bien en pleine campagne, là où l'on respire l'air pur, où l'on n'est pas en contact avec les corrompus des villes, où il n'y a pas de théâtres, où l'on ne lit pas de mauvais livres, là où on devrait être heureux en face de la belle et grande nature, où l'on doit tant admirer la grandeur de Dieu et comprendre la petitesse des hommes.

En vérité, c'est incompréhensible !

** L'année dernière, au moment où les armées de terre et de mer des Etats-Unis accomplissaient des faits d'armes militaires, dans une campagne mémorable contre une puissance sans flotte sérieuse et sans troupes organisées, il paraissait à Londres et à New-York un livre étrange intitulé : *The Final War*, par Louis Tracy.

Ce livre, écrit par un Anglais convaincu, n'est autre chose que l'histoire concise de la dernière guerre qui aura lieu sur terre ; après quoi, l'humanité nagera dans un océan de délices, de prospérité, de paix, de liberté et de bonheur sans mélange, sous la surveillance de l'Angleterre alliée aux Etats-Unis.

L'auteur ne nous dit pas si les Américains seront toujours les bons alliés (lisez serviteurs) des Anglais, et si l'envie ne leur prendra pas un jour de gouverner seuls, mais cette éventualité ne doit pas nous occuper pour le moment.

Voici en quelques mots ce qui se passera dans "la dernière guerre," qui peut éclater d'un moment à l'autre.

M. Louis Tracy nous met au courant, dès le début, d'une coalition de toutes les puissances européennes contre l'Angleterre, coalition puissante dont les principaux facteurs sont : la France, l'Allemagne et la Russie.

Mais l'Angleterre veille, ses diplomates sont au courant de tout, ses généraux ont l'œil au guet, et son système de mobilisation est si parfait, qu'en quelques heures une armée est prête à partir.

Au moment de la déclaration de guerre, l'Angleterre, qui dispose déjà de 500,000 hommes, 1,000 canons et 15,000 cavaliers, fait une levée qui double ces chiffres et ordonne un appel aux armes de trois millions d'hommes, prêts à partir en cas de besoin. Armes de toutes sortes, munitions, etc., vivres, tout est prêt.

C'est la flotte qui ouvre le bal en détruisant toutes les escadres françaises en un clin d'œil, et le Havre est pris sans coup férir.

L'Europe est attaquée sur plusieurs points à la fois : La France par sir Redvers Buller (celui-là même qui vient d'arriver au Cap pour diriger la campagne contre les Boers) ; L'Allemagne par sir Evelyn Wood et la Russie par sir White (qui défend Ladysmith).

Les armées allemandes sont battues partout où on les rencontre et vraiment, elles sont aussi mal commandées que les armées françaises et russes. L'empereur Guillaume lui-même est si mal gardé que, par une belle nuit d'automne, une troupe de trois cents cavaliers anglais pénètre au milieu de son armée et le fait prisonnier.

Sa Majesté est amenée au camp, où un homme couvert de sang lui dit poliment qu'il va annoncer son arrivée au duc de Connaught. "J'ai pris toutes les précautions possibles, dit-il, pour assurer votre confort et je dois vous exprimer tous mes regrets pour le manque d'égards que l'on a pu avoir pour vous cette nuit."

—Puis-je demander, dit l'empereur, à qui je dois d'être prisonnier et ces... délicates attentions ?

—Votre Majesté, je suis le Dr Jamieson.

C'est en effet le Dr Jamieson, le héros de Krugersdorp, qui n'a jamais pu digérer les marques de sympathies allemandes à l'égard des Boers et qui a juré de se venger.

Les Français sont battus, les Allemands sont battus, les Russes sont battus, en un mot, tout le monde barbare est battu et l'Angleterre, seule nation civilisée et vertueuse, domine le monde.

Du moins, c'est ce que dit M. Louis Tracy.

Quand il n'y eut plus rien à battre que la retraite, pour se reposer de tant de besogne exécutée en si peu de temps, on songea à la paix, chose assez naturelle, puisqu'il n'y avait plus d'ennemis, et voici comment elle fut conclue :

PROCLAMATION INTERNATIONALE

Il avait été décrété par la divine Providence que dans la guerre qui vient de se terminer d'une manière si courte et si heureuse, la victoire devait rester à la nation de langue anglaise.

La victoire a été si complète, si grande et si féconde en résultats que nul ne peut s'empêcher d'y voir le doigt de Dieu.

Cette expression manifeste de la volonté Divine ne peut être interprétée que d'une seule manière. La guerre avec son cortège de misères, doit cesser et c'est au moyen du plus grand conflit dont on ait jamais été témoin dans l'histoire du monde, que la Providence a exprimé sa volonté.

La Grande-Bretagne et les Etats-Unis ne sont que les instruments choisis pour accomplir cette tâche. C'est à leurs mains qu'a été confiée la cause de l'humanité souffrante et ainsi qu'ils n'ont pas failli à leurs devoirs au moment du danger, ils ne reculent pas devant la tâche d'assurer la paix du monde sur des bases solides et durables.

C'est pourquoi, nous avons résolu, au nom de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis d'Amérique, ce qui suit :

10. Les différends entre nations civilisées seront réglés à l'avenir par un tribunal d'arbitrage, dont les pouvoirs seront déterminés plus tard ;

20. Aucune nation civilisée ne pourra organiser d'armée de terre ou de mer, excepté pour maintenir l'ordre dans les limites de l'Etat. Toutes les fortifications seront donc démantelées et les munitions détruites ;

30. L'Angleterre et les Etats-Unis auront une armée et une flotte suffisantes pour faire mettre à exécution ces résolutions ;

40. Dans le cas où une nation non civilisée menacerait la paix du monde, les représentants de l'Europe et de l'Amérique agiront de concert et prendront les mesures nécessaires pour faire disparaître ce danger ;

50. Un Congrès international des nations européennes et américaines se réunira à Londres pour décider des moyens à prendre pour mettre ce décret à exécution, les gouvernements de la Grande Bretagne

et les Etats-Unis se réservant le droit de contrôler et de diriger des délibérations du Congrès ;

60. Le premier point sur lequel sera appelée l'attention du Congrès, sera celui de prendre les mesures nécessaires pour arriver à un désarmement général, de manière à ne pas troubler l'ordre social en jetant, d'un seul coup, des centaines de milliers de soldats dans la vie civile ;

70. Le Congrès étudiera ensuite la question des frontières des Etats et des Colonies ;

80. Malgré l'attaque injustifiable dont la Grande Bretagne a été l'objet, celle-ci n'exige aucune indemnité de la France, de l'Allemagne et de la Russie, qui ont été les victimes d'hommes d'Etat aveugles ;

90. Nul ne pourra intervenir dans les affaires intérieures des puissances ou dans le genre de gouvernement qu'elles adopteront, pourvu que tout soit réglé d'une manière constitutionnelle.

Nous prions humblement la Providence de bénir nos efforts et nous avons pleine confiance dans la coopération des peuples de l'Europe, pour s'unir à notre œuvre.

L'effet de cette proclamation fut immense sur le continent, et toutes les puissances remercièrent la Grande-Bretagne des services qu'elle avait rendus au monde. L'Exposition de Paris eut le plus grand succès. Lord Wolseley fut créé duc ; lord Roberts, sir George White et sir Evelyn Wood furent élevés à la dignité de comtes. Plusieurs amiraux reçurent aussi des titres.

Le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Sud-Africain et les autres colonies ne furent pas oubliées ; leurs ministres reçurent des marques de la munificence royale, et le monde entier, revêtu d'une nouvelle robe d'innocence, redevint aussi pur et aussi heureux que le fut le premier couple humain... avant la pomme.

. Comme je vous le disais tout à l'heure, ce livre a été publié l'année dernière et je n'ai pas besoin, je crois, de vous faire observer que l'auteur s'est mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

La guerre de Louis Tracy n'est qu'imaginaire, cela est évident, mais ce qui n'est pas moins clair, c'est que l'idée de l'auteur est bien celle qui domine dans son pays, que l'Angleterre doit gouverner le monde et que les soldats anglais n'ont qu'à se montrer pour que tout prenne la fuite devant eux.

C'est très chauvin, très *jingois*, mais il ne faut pas tomber dans l'absurde.

Les Anglais qui réfléchissent, qui observent, ne s'emballent pas ainsi et nous les voyons, au contraire, reconnaître que l'Angleterre manque d'organisation militaire et a besoin de réformes sérieuses si elle veut être l'égale des autres grandes puissances européennes.

On parle même de renoncer au système de recrutement actuel, qui n'est plus du tout en rapport avec les exigences de notre époque.

Mais M. Louis Tracy en savait bien plus que cela, et la conquête de l'Europe lui a été très facile... sur le papier.

. Le serment des Boers.

Le 12 avril 1879, à une grande réunion qui eut lieu à Wonderfontein, les Boers prêtèrent le serment suivant, qu'ils n'ont pas oublié, comme on peut s'en convaincre par ce qui se passe au Transvaal.

En présence de Dieu Tout-Puissant et le priant de nous accorder son appui et son secours, nous, bourgeois de la République Africaine du Sud, nous engageons solennellement, en notre nom et celui de nos enfants, à être fidèles à ce pacte sacré.

Il y a maintenant quarante ans que nos pères ont quitté la colonie du Cap pour devenir un peuple libre et indépendant. Ces quarante années ont été quarante ans de tristesse et de souffrances. Nous avons fondé Natal, l'Etat libre d'Orange et la République Africaine du Sud (Transvaal), et trois fois le gouvernement anglais a foulé aux pieds nos libertés et notre drapeau, arrosé du sang et des larmes de nos pères. Notre République libre a été volée comme vole un malfaiteur de nuit. Nous ne pouvons le tolérer et nous le tolérerons pas. Dieu ne veut pas que l'héritage de nos pères soit ainsi souillé.

C'est pourquoi, réunis en ce lieu et la main dans la main, comme des hommes et des frères, nous prenons l'engagement d'être fidèles à notre pays et à notre peuple, et sous l'œil de Dieu, à lutter jusqu'au dernier soupir pour le rétablissement de la liberté de notre

République, et que Dieu Tout-Puissant nous soit en aide !

Sapristi ! Que l'on soit de quelque nation que ce soit, on est forcé d'admirer dans ce serment une grandeur simple et une énergie qui vont droit au cœur.

Ce sont de rudes hommes, que ces paysans !

. Ceux d'entre vous qui ont été mêlés de près ou de loin aux événements qui se sont passés en 1885-86, ont sans doute conservé le souvenir d'un député français, M. Vermont, dont la visite au Canada fut signalée par force banquets et discours.

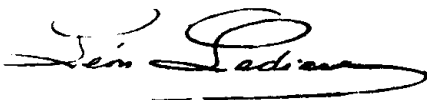
M. Vermont, qui représentait une circonscription du département de Seine et Oise, était alors une personnalité, presque une puissance, et chacun lui faisait fête.

Mais les jours sombres arrivèrent, il ne fut pas réélu, et commit des fautes qui le firent tomber tout à fait.

Il vient de mourir dans une pauvre mansarde d'un hôtel garni de la rue Cujas, à Paris, sans amis, seul dans sa misère.

Depuis quelques mois, il était correcteur d'épreuves dans une petite imprimerie du quartier latin.

Sic transit...



LA MEMOIRE DU CŒUR

CAUSERIE DE NOVEMBRE

Le mois de novembre ou mois des morts vient de commencer. Comme nous oublions facilement nos chers disparus ! Il faut que chaque soir, le glas funèbre fasse entendre son lugubre tintement, pour nous faire penser à ces êtres qui nous étaient unis par les liens du sang ou de l'amitié, à ces autres nous-mêmes. Il semble pourtant que la reconnaissance nous en fait un devoir.

En lisant l'histoire du Canada, nous voyons que les tribus sauvages qui habitaient notre pays à l'arrivée des premiers Français, savaient honorer leurs morts. Nous devrions rougir de notre coupable indifférence, en constatant que ces pauvres enfants des bois avaient plus de cœur que nous.

Hélas ! ce siècle est celui de l'égoïsme : les personnes que nous chérissions viennent-elles à nous quitter, soit pour retourner vers le Créateur, soit pour s'enfermer dans le cloître et y expier nos funestes erreurs, nous versons quelques larmes au moment de leur départ et puis, c'est fini. Voilà les amitiés terrestres !

Telle autre personne que nous disions chérir comme une sœur, à qui nous faisons des protestations de dévouement, des serments de fidélité, nous conseillons-elle charitablement de corriger tel défaut, de réprimer telle habitude ou de fuir telle fausse amie, nous la repoussons aussitôt. Et pourquoi ? parce qu'elle a été trop franche. On se sent coupable, au fond, on sait très bien que l'avis est judicieux, inspiré par la plus pure charité, le zèle pour le salut des âmes ; mais plutôt que de renoncer à ce qui est mal et qui nous plaît, nous foulons aux pieds les promesses les plus sacrées, les serments les plus solennels ; la haine sourde fait place à l'amour, tous les loyaux services que nous a rendus la véritable amie sont oubliés et on tâche de l'éloigner, afin qu'elle ne soit pas là pour nous reprocher, ne fût-ce que par sa présence, notre coupable conduite. Voilà la reconnaissance ici-bas ! à de très rares exceptions près.

O pauvres âmes, qui souffrez dans les flammes expiatriques du Purgatoire, nous vous promettons de garder votre souvenir. d'adoucir par nos prières les tourments que vous endurez et de hâter votre entrée dans le céleste séjour. Mais, de votre côté, nous vous

en conjurons, intercédez pour nous auprès de Dieu ; demandez-lui de faire brûler en nos cœurs la flamme ardente de la charité ; afin que, lorsque nous devons, à notre tour, paraître devant le Souverain Juge, il ne nous accuse pas d'ingratitude à son égard, et ne nous reproche pas d'avoir foulé aux pieds ce beau sentiment que l'on nomme : la mémoire du cœur.

MARIE AYMONG.

IMPRESSIONS

A mon cousin le Commodore

Ils sont partis, nos braves militaires ! Ils sont partis !

Depuis l'annonce du départ du contingent canadien pour le Transvaal, que de tristesses, que d'inquiétudes !

Tous les jours, avec effroi, je relisais la liste des officiers partants, et cette feuille qui portait votre nom a vu trembler ma main, et mes yeux n'ont pu lire.

Que d'études sur les causes de la guerre et que de recherches dans l'histoire de l'envieuse Angleterre !

Elle est injuste, cette guerre, et je me demande quel patriotisme peut animer nos Canadiens en route pour l'Afrique ?

S'agit-il de loyauté envers l'Angleterre ? Ah ! que nous a-t-elle donné, cette mère-patrie ? Tous ce que nous tenons de sa libéralité nous a été acquis par la vaillance de nos pères. L'Angleterre nous sait de race guerrière, et dans sa diplomatie elle donne la paix.

Vous à qui je dédie ces lignes, vous en qui j'ai foi, dites, quel patriotisme peut soutenir nos braves soldats ? Sans doute, le devoir accompli laisse au cœur la force, le courage qui font les héros. Mais, est-ce le devoir du soldat canadien de laisser famille et patrie pour courir à l'autre bout du monde combattre un peuple inoffensif qui ne demande qu'à rester maître chez lui ?

Vous qui avez l'âme guerrière et qui portez haut l'épée de l'honneur et du devoir, ne m'en voulez pas si j'en veux à l'Angleterre.

Pauvres femmes, pauvres mères qui pleurez le départ d'un être tendrement aimé, que Dieu ait pitié de vos larmes en préservant ceux qui vous sont chers, et qu'Il donne dans sa bonté justice à l'opprimé.

A l'heure du départ du contingent, l'affluence était considérable, l'angoisse peinte sur toutes les figures. Un voile de tristesse planait sur notre cher vieux Québec.

Religieusement, la foule escortait ces braves enfants de la patrie.

A quatre heures moins un quart, les canons de la citadelle et du *Sardinian* grondaient à ébranler le roc de Québec. Les sifflets stridents des bateaux se sont fait entendre, et j'ai cru que Québec agonisait. Alors il m'a semblé que Montcalm accourait des plaines d'Abraham, puis, d'un œil courroucé, regardant l'Angleterre, il disait à nos braves : " Enfants, ne partez pas." Et moi, à genoux, je priais Dieu pour nos soldats et je remerciais la Vierge qui nous protège.

CANADIENNE-IRLANDAISE.

Québec, novembre 1899.

L'AUTOMNE

A Mlle Rose L...

*Sombre est le ciel, morne est la terre ;
Plus de parfums, plus de chansons,
Dans la forêt, plus de pinsons ;
La fleur se meurt dans le parterre.*

*Au loin s'est enfui le soleil,
Et dans les airs l'aigle rôde
Ses hurlements, ses cris de mâle ;
Et le fruit mûr s'abat, vermeil.*

*La terre est triste, et tout bas pleure,
Car son amant, pauvre infidèle,
A fui bien loin, à tire-d'aile,
Et, la chagraine, elle s'épeure.*

*Et moi, tout triste, en ce ciel mort,
Toujours je rêve à toi, Rosette,
Et, seul, je songe en ma chambrette,
Au jour où tu viendras encor !*

SOURIRE.

POUR LES MORTS !

*Du fond d'un noir abîme on a crié vers nous,
Vers nous on a lancé des appels de détresse !
Plus d'une âme éplorée, au sein de notre ivresse
A jeté de sa plainte un écho faible et doux.*

*Amis, ah ! laissons là ces plaisirs de la terre
Qui font mourir nos cœurs de leur cruel poison,
Tournons-nous vers le ciel et d'une humble prière,
Faisons tomber l'aumône au sein de leur prison.*

*Quand pleure un mentiant au seuil de notre porte,
A ses larmes nos cœurs s'entr'ouvrent généreux,
Et de nos mains l'aumône à sa détresse apporte
Avec les sous de cuivre un espoir bienheureux ;*

*Quand la fleur du jardin penche au bord de l'allée
Une tête flétrie au soleil trop ardent,
Votre main redressant la fleur immaculée,
Vous la rafraîchissez, jardinier bienfaisant :*

*... Et lorsque de l'abîme en leur prison de flamme
Les défunts ont jeté leur prière à vos cœurs,
Vous avez détourné votre vue en infâme
Qui dédaigne les siens, aux jours de leurs malheurs ?...*

*Ah ! quand c'est le plaisir qui chante à vos oreilles,
Quand c'est l'amour joyeux qui vibre en votre sein,*

*Alors vous dépensez votre vie en des veilles
Et votre cœur flétri s'ouvre à l'amour malsain !...*

*Un instant des plaisirs interrompez l'ivresse,
Entendez ces défunts qui d'une triste voix
Demandent aujourd'hui secours dans leur détresse
Et qui pour vous demain porteront votre croix.*

EMERY DESROCHES.

Joliette, novembre 1899.

L'ASSASSIN

Il était criminel !

Pour amasser de l'or et satisfaire ses passions, devant rien il n'avait reculé. Des fortunes les mieux assises il avait fait la mendicité, de la vertu la plus austère le vice le plus infâme. Habile en tout, il savait éluder la loi et paraître toujours revêtu du manteau de la probité et de l'honneur.

De la crainte, point ! Du remords, jamais !

Un jour, entre lui et une femme qu'il aimait, il vit se dresser un obstacle... le fiancé. Il n'hésita pas un seul instant—son esprit infernal eut vite dressé un piège—et le soir même, dans la banlieue, sous un bosquet touffu, il frappa. Il frappa froidement, sagement, à la nuque, avec un poignard aigu—une arme qui tue bien, ne fait pas de bruit, n'attire pas les les passants—et, pour la première fois, il vit le sang couler. Sang rouge, clair et chaud d'abord, puis noir, coagulé et froid. Il en vit ses mains souillées et à la figure ressentit comme un effluve de vapeur vague, un peu âcre.

Toujours calme, il se pencha vers sa victime pour s'assurer qu'elle était bien morte, mais il ressentit un choc assez violent, là, au cou, sous le menton... une branche se redressant lui serrait la gorge, l'étouffait presque... et cette fois, il eut peur... une peur folle... épouvantable... et il s'enfuit...

* *

Comme il est agité, févreux ! Jamais il n'a éprouvé pareille sensation. Que vient-il donc de faire ? Ah ! oui, il a tué l'homme... mais il en avait bien le droit, puisqu'il aimait sa fiancée... mais il y avait du sang... il y en a partout, sur ses vêtements, sur les mains... ce n'est donc pas un rêve ! Puis, cette douleur à la gorge... et il pense enfin au châtement, à la corde qui étouffe les assassins...

Brusquement, il ouvre la fenêtre et se penche au dehors. La nuit est noire, orageuse, et il entend un clapotement inusité au pied du mur. L'eau de l'étang est agitée, et jamais il ne l'a vue ainsi. A la brise la plus caressante, à l'ouragan le plus violent, elle était toujours restée insensible sans briser son miroir par la ride la plus légère. Et voilà qu'elle s'agite, furieuse, contre les nénuphars qui lui donnent leur parfum,

contre les rochers qui l'endiguent, contre les arbres qui l'ont rafraîchie de leur ombre. Et toujours de plus en plus mauvaise, comme voulant reprendre le temps perdu et répondre d'un seul mouvement de colère aux attaques et aux caresses dont elle avait été l'objet, elle se lance, écume et gronde comme le tonnerre.

* *

Devant ce spectacle, mille pensées l'assaillent, lui le meurtrier. Pensées riantes qui lui rappellent sa jeunesse inconsciente et tranquille, les premiers combats honnêtes pour la vie, le premier aveu d'amour, aveu timide et chaste, et la jeune fille aux cheveux blonds qui l'a recueilli en pâissant, sa mère fière de ses talents et de son ambition... puis enfin les pensées obsédantes, refoulées mais devenues permanentes avec leur cortège de vices et de luttes acrimonieuses, et la jeune fille oubliée là-bas mais se souvenant toujours, et la pauvre mère très vieille mais toujours bonne et qui mourra de chagrin en apprenant l'infamie de son fils.

Tout-à-coup, une réflexion lui vient, puis un sourire. Il n'est que minuit, le crime ne peut être découvert avant le matin, jusque là il peut dormir tranquille, et il se couche, réduit, le misérable, à compter les quelques heures de quiétude qu'il lui reste à vivre. Quelques heures d'un cauchemar affreux, puis il saute vivement à bas de son lit, effaré, tremblant. On a sonné, on veut entrer. Qu'est-ce donc ? Aurait-on déjà découvert ?... Non, c'est impossible ; pourtant on sonne de nouveau, et il fait encore nuit... Il ne veut pas aller ouvrir, il n'ose regarder à la fenêtre, il attend toujours tremblant, s'appuyant à la table pour ne pas tomber. Un dernier coup de sonnette, puis le bruit de pas qui s'éloignent et enfin une voix avinée chantant un couplet bachique ; c'était un pochard qui s'était trompé d'adresse.

—En ai-je eu une peur, se dit le meurtrier et il veut se remettre au lit, mais il s'arrête, il n'ose pas... non, l'alerte a été trop vive... si on allait sonner de nouveau... puis la même pensée inquiétante lui revient. S'il n'était pas mort, s'il avait appelé, crié le nom de son meurtrier... c'est improbable... pourtant c'est possible... et ce doute affreux le torture, le tenaille, l'enserme comme dans un étou. Il ne peut rester en place, il ne peut attendre, il veut savoir... il sort. Les rues sont désertes, il fait encore sombre, c'est à peine l'aurore, pourtant dans le bosquet, où il a commis un crime, il compte de loin dix, quinze, vingt personnes, en cercle, animées... et il n'ose approcher... il écoute, cherchant à comprendre les exclamations échappées du groupe.

Un jeune garçon, heureux d'avoir une nouvelle à

colporter, une mauvaise, arrive à lui et tout haletant :

—Ah ! Monsieur, c'est effrayant !

—Mais qu'est-ce donc ?

—Un crime ! Un homme tué, tranché, coupé en mille morceaux, on marche là dans le sang par-dessus le pied...

Lui, faisant un effort, voulant se donner de l'assurance :

—Connait-on le meurtrier ?

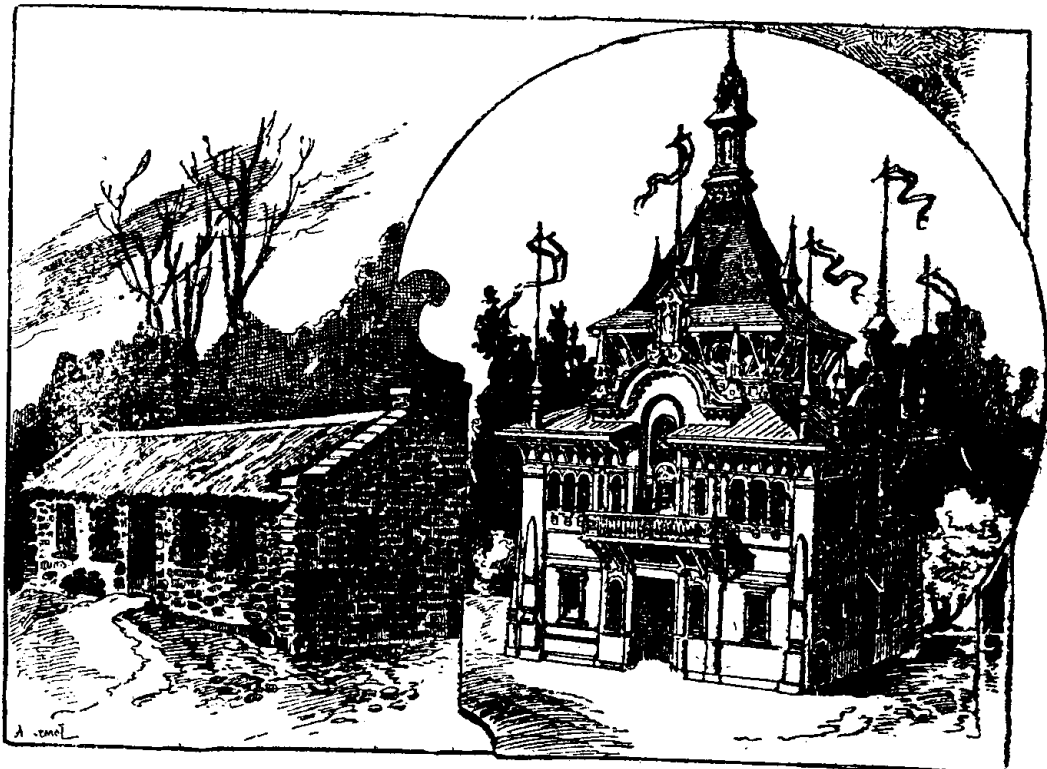
—Mais oui ; il va être pris tout à l'heure, on va le pendre...

L'enfant continue sa course vers la ville, le meurtrier marche inconscient, rejoint le groupe, interroge. Non, on ne connaissait pas le coupable, mais on avait des indices... on était sur la trace. Un détective, déjà rendu, parlait à mi-voix, par sous entendu, faisait le mystérieux, des gestes qui avaient la prétention d'en dire très long. Croyant que sa présence à cet endroit pouvait paraître étrange, le meurtrier donne des explications, personne ne lui en demande, mais il parle toujours comme grisé... l'homme étendu là dans le sang... mort, c'était son ami le plus intime, le meilleur de ses amis... ah ! pourquoi n'avait-il pas été là pour le protéger, le défendre... mais il est trop tard... il faut le venger, trouver le coupable.

A ce mot coupable, il s'arrête, voit les yeux braqués sur lui, se croit soupçonné... et profitant de la diversion causée par l'arrivée de plusieurs curieux, il s'éloigne, plus effrayé et furieux contre lui-même. Pourquoi était-il allé là ? Il avait été maladroit, n'avait pas su cacher son trouble, l'agent de police l'avait regardé d'un œil !...

En arrivant à sa demeure, il rencontre une femme courant, allant elle aussi là-bas, où il y a du sang. Il la reconnaît, c'est pour elle qu'il a commis un crime, qu'il a peur, qu'il souffre l'enfer... et il la trouve laide à présent, son amour s'est envolé comme ses espérances, ses joies, tout, tout.

Il remonte à sa chambre, il est à peine entré... on sonne... Il tressaille, faiblit, va tomber ; avec peine reprend ses sens en voyant le facteur lui remettre son courrier. C'est insensé, pourquoi cette peur folle ? Il n'a rien à craindre. Personne ne l'a vu commettre le crime, et qui peut le soupçonner, lui ? Allons, il faut être fort, ne plus trembler... mais il a peur, toujours peur. Que faire, que faire ? Il sort, la ville a repris son animation ordinaire ; les rues sont pleines d'une foule agitée, affairée, allant dans tous les sens, à l'église où la cloche sonne, à l'atelier, au magasin, au bureau. Il est plus à l'aise, il oublie déjà un peu, il se voit allant à son bureau comme auparavant, mais une main lui frappe lourdement sur l'épaule, en arrière, le tient, l'empoigne. Il s'arrête, le sang ne cir-



UNE FERME BOER ET LE PAVILLON D'HONNEUR DU TRANSVAAL A L'EXPOSITION DE PARIS, EN 1900



LES AMBULANCIÈRES QUI VIENNENT DE S'EMBARQUER A SOUTHAMPTON, POUR ALLER PRENDRE SOIN DES BLESSÉS ANGLAIS, SUR LES CHAMPS DE BATAILLE DU TRANSVAAL

cule plus dans ses veines, son cœur ne bat plus, ses yeux regardent le vide, le néant. Il se retourne pour tant et se trouve en face d'un ami.

— Comme tu m'as fait peur !

— Allons donc, mais qu'as-tu ? tu es pâle comme un mort, tu trembles...

— Oui, j'ai eu peur... c'est-à-dire je suis malade... bonjour...

Dans son bureau, il défend à ses commis de le déranger pour quoi que ce soit ; il ne veut recevoir personne, personne, il est... enfin, il veut être seul, et il s'enferme à double tour, se met à l'ouvrage, mais ne peut travailler ; il croit toujours entendre frapper à sa porte, demander qu'on ouvre... au nom de la loi... en effet, on frappe.

— Monsieur, ouvrez, c'est un homme de police, il veut absolument vous voir, il sait que vous êtes ici, on vous cherche au sujet du meurtre...

— Au sujet du meurtre ! C'est donc vrai !

Plus mort que vif, il ouvre la porte ; les boutons jaunes éblouissent ses yeux, il se croit en face du châtimement. Pourtant, il n'en est rien. Il est prié simplement de se rendre à l'enquête ; en sa qualité d'ami de la victime, il pourrait peut-être fournir des renseignements, etc., etc.

Que dit-il au coroner ? Quelle contenance fit-il ? Il n'en sait rien lui-même, mais il n'oublie pas que l'officier de justice l'a regardé longtemps, fixement, paraissant lire dans son cœur, et il n'en peut supporter davantage.

Un navire part dans quelques heures pour l'Europe, il s'embarque, croit avoir trouvé le salut, mais devient subitement inquiet. Si on allait l'arrêter avant le départ du navire ? mais il est en marche, il est sauvé.

Il passe les jours enfermés dans sa cabine, il fuit les autres passagers... un d'entre eux à la mine suspecte ne l'a-t-il pas regardé d'une manière étrange... ne serait-ce pas un homme chargé de le suivre, de l'arrêter au débarquement... et cette idée assez invraisemblable pourtant s'affermir dans son cœur, lui causa

un nouvel effroi, le tint pendant toute la traversée dans des transes continuelles. Il vécut ainsi jusqu'à Paris, où il s'enferma dans une chambre très modeste, sous un faux nom, évitant les regards et toute rencontre, mais plus craintif que jamais, jusqu'au jour où l'effroi l'abandonna après l'avoir rendu inconscient.

Et quand ils vinrent enfin, les hommes de justice de son pays, quand ils pénétrèrent dans sa chambre, venant chercher un assassin, ce fut avec un soupir de soulagement qu'il s'écria :

— Enfin !

Et cet homme était criminel avant d'être meurtrier ! Mais pour l'autre, celui qui, honnête homme, a dans un de ces mouvements de passion violente et subite versé le sang, ah ! pitié, mon Dieu !

Mathias Filion

FRISSON D'AUTOMNE

Frisson d'automne !

Dans le parc solennel que les rois ont planté, les arbres centenaires dressent leurs gros troncs parallèles, qui s'isolent, entre l'affaissement des broussailles et des graminées sauvages. Des feuilles blémissent, des feuilles tombent. La terre s'engraisse. Jaunâtres, des champignons se développent à la place des muquets, dans une pénombre hostile et inquiétante. En haut, des échappées d'un pâle azur, qui se détrempe de mauve, brusquement s'ouvrent dans l'écartement des nuages au reôord argenté.

En robe de laine beige, rehaussée de parements violets, une femme s'achemine, seule, et tête baissée.

Elle regarde tour à tour, avec une infinie lassitude, la terre, puis les arbres, les feuilles qui se balancent,

le ciel qui se ferme et se rouvre ; mais elle ne les voit que comme un miroir d'elle-même.

Elle est belle encore, jeune encore... Oh ! le terrible mot que cet *encore* !... Frisson d'automne ! une mèche déjà argentée, dans l'or qui frisait à ses tempes ; au coin de ses lèvres, qui tant ont souri, la fine cicatrice des sourires anciens, imperceptiblement, est apparue déjà.

Nul autre ne l'a remarqué, peut-être ; mais l'œil épouvanté de celle qui guettait et qui ne voulait pas, a vu s'entr'ouvrir le gracieux et terrible sillon, si fin, si fin, et qui pourtant est une tombe, la tombe d'un passé qui ne reviendra plus !... Là, franchement ont ri les quinze années de l'enfance, et joyeusement les vingt années de la vie, puis encore cinq autres années, craintivement... Une ride, n'est-ce pas ? c'est un petit sentier de mort, et par où s'en va le beau temps !... N'être plus belle et ne plus être aimée, est-ce vivre encore ?

Maintenant, quand les hommes penchés sur le dossier de son fauteuil font murmurer à son oreille l'audace des galanteries mondaines, elle sent au fond d'elle-même une joie presque douloureuse, et les propos légers, de son oreille à son cœur, descendent, aggravés, et s'épandent comme adieu. Heureuse néanmoins, elle ne sourit qu'un peu, afin de s'épargner et pour ne pas dépenser d'elle beaucoup plus qu'on ne lui donne. Les scurires sont comptés, et celui de ce soir creuse la ride de demain.

Hélas ! pourquoi les choses s'en vont-elles ainsi ?

C'était si bon, la vie !...

Elle se souvient. Elle a froid, un peu. Elle marche, dans l'automne qui descend. D'autres feuilles se détachent des branches, tournent et s'abattent. Les troncs d'arbres montrent des blessures que les feuilles cachaient, comme les sourires ont caché les blessures du cœur...

O souvenirs !

La dame en robe beige, aux parements violets, chemine encore, tête baissée ; sous son pied, les branches craquent, et, du bout de son en-cas, elle fait dans la terre molle de l'allée de petits trous noirs qu'elle regarde s'ouvrir, petites tombes de sa pensée triste.

EDMOND HARAUCOURT.

LE TRANSVAAL ET L'EXPOSITION DE 1900

(Voir gravure)

Quel drapeau flottera sur le pavillon du Transvaal à l'Exposition de Paris, en 1900 ? C'est ce que décidera le conflit actuellement engagé.

Il est déjà construit, ce pavillon, et apparaît tout blanc, tout brillant de nouveauté dans les bosquets du jardin du Trocadéro. Gageons cependant que cette construction élégante aura moins de succès que les maisonnettes rustiques qui l'entourent.

Nous avons déjà parlé de la vie simple et presque patriarcale des Boers, loin des villes, dans la solitude des campagnes fertiles. Les visiteurs de l'Exposition pourront comprendre mieux encore cette vie en visitant la ferme boer. Nous donnons un croquis de la maison du maître.

A côté, dans des bâtiments d'un caractère tout différent, on représentera tous les travaux relatifs à l'industrie de l'or dans les centres miniers du Transvaal.

Ne va pas te faire du souci de ce qu'on a mal parlé de toi... C'est toujours ainsi dans le monde. Il n'y a personne qui n'envie aux autres ce qui leur arrive d'heureux, et, faute de pouvoir ôter aux gens leur bonheur, on le rabaisse ou bien on le consteste. — GÆTHE.

LA DERNIERE ROSE

Que vas-tu devenir... fleur aimable et charmante ?
En voyant ta splendeur mon cœur a tressailli ;
A qui donneras-tu ta fraîcheur éblouissante ?
Quel œil verra tomber ton calice flétri ?...

Je voudrais te cueillir, mystérieux symbole,
Rose que les beaux jours laissent pour adieu ;
Auprès de notre mère, oh ! laisse ta corolle,
Ou mêle ton parfum à l'encens du Saint-Lieu.

Je te déposerai sur l'autel de Marie ;
Ce doux sort, noble fleur, n'est-il digne d'envie ?
Ta fragile beauté bientôt va se flétrir...
Mais murir à ses pieds n'est-ce pas refléurir ?

MARIA-RÉCINA.

Montréal, 1899.

LA FIN DU MONDE

Les grandes terreurs de 1775, tout aussi bien que celles des temps anciens, nous font lever les épaules de pitié et sourire dédaigneusement aujourd'hui, mais nous devons être plus modeste surtout si nous songeons qu'elles se sont, à diverses reprises, renouvelées durant le cours de notre siècle. Citons entre autres les dates de 1816, 1832 et 1857.

En 1816, le bruit de la prochaine fin du monde se répandit partout ; le 18 juillet était la date assignée au fatal et terrible événement, mais heureusement cette journée, comme les autres, se passa sans rien amener d'extraordinaire et, quelques jours après, M. Hoffman, un célèbre critique, publiait dans le *Journal des Débats* un article satirique où il raillait l'hypothèse du choc de la Terre par une Comète.

Les fins du monde de 1832 et 1857 ne firent pas plus de mal que les précédentes, et celle du 13 novembre 1899 passera dans les mêmes conditions. Cette future fin du monde, ou plutôt cette averse météorique, nous procurera un spectacle beaucoup plus beau que dangereux, et un grand nombre de personnes attendent avec impatience la date de cette pluie d'étoiles filantes.

Comme on le sait, l'averse météorique que nous aurons le 13 est périodique, et ce fut le professeur A. Newton qui, après de nombreuses recherches qu'il fit sur les anciennes apparitions de cette pluie météorique, lui assigna une période de la durée de trente-trois années et un quart ; le professeur Adams constata, de son côté, que le courant météorique du Lion subissait, à chaque évolution, un retard d'environ un jour ; l'apparition de 1798 eut lieu le 12 novembre, celles de 1832 et 1833 le 13, et le maximum de celles de 1866 et 1866 s'est produit le 14 au matin.

Le retour de la prochaine devra donc avoir lieu dans la nuit du 14 au 15 ; la cause de ce retard annuel du phénomène est dû, d'après les astronomes, aux perturbations que subit l'essaim de la part des planètes. L'averse périodique du 27 novembre est parsillement affectée dans son retour ; mais l'effet produit est inverse, et elle avance d'un jour environ tous les huit ou dix ans. Celle du 10 août paraît aussi sujette à une recrudescence périodique dans son intensité, à des intervalles d'un siècle environ.

Pour donner une idée à peu près exacte de ce spectacle grandiose, donnons, d'après les témoins, le récit et la description des deux grandes pluies de 1799 et de 1833.

Voici en quels termes Humboldt raconte l'observation qu'il fit en commun avec Bonpland, à Cumana :

Des milliers de bolides et d'étoiles filantes, dit-il, se succédaient pendant quatre heures. Leur direction était très régulièrement du Nord au Sud ; elles remplissaient une partie du ciel qui s'étendait, du véritable point Est, à 30° vers le Nord et le Sud. Sur une amplitude de 60°, on voyait les météores s'élever au-dessus de l'horizon à l'est-nord-est et à l'est, parcourir des arcs plus ou moins grands et retomber vers le sud après avoir suivi la direction du méridien. Quelques-uns atteignaient jusqu'à 40° de hauteur, tous dépassaient 25° ou 30°. Le vent était très faible dans les basses régions de l'atmosphère et soufflait de l'est. On ne voyait aucune trace de nuage. M. Bonpland rapporte que, dès le commencement du phénomène, il n'y avait pas un espace du ciel égal en étendue à trois

diamètres de la Lune, que l'on ne vit à chaque instant rempli de bolides et d'étoiles filantes. Les premiers étaient en plus petit nombre, mais comme on en voyait de différentes grandeurs, il était impossible de fixer la limite entre ces deux classes de phénomènes. Tous ces météores laissaient des traînées lumineuses de 8° à 10° de longueur, des c'est souvent le cas dans les régions équinoxiales. La phosphorescence de ces traces de bandes lumineuses durait 7 à 8 secondes. Plusieurs étoiles filantes avaient un rayon très distinct, comme le disque de Jupiter, et d'où partaient des étincelles d'une lueur extrêmement vive. Les bolides semblaient se briser comme par explosion, mais les plus gros, d'un diamètre égal à une fois et une fois et un quart celui de la Lune, disparaissaient sans scintillement, et laissaient derrière eux des bandes phosphorescentes d'une largeur excédant 15 à 20 minutes.

Pendant tout le voyage que nous fîmes à travers la région boisée de l'Orénoque, jusqu'au Rio Negro, nous trouvâmes que cet immense flux météorique avait été remarqué par les missionnaires, et noté par plusieurs d'entre eux sur leur rituel. Dans le Labrador et le Groënland, les Esquimaux en avaient été frappés d'étonnement jusqu'à Lichtenau et New-Herrnhut par 60° 14' de latitude.

Voici maintenant l'apparition du 12 au 13 novembre 1833. D'après une lettre d'un des principaux observateurs, Denison Olmstedt, Arago décrit en ces termes le phénomène qui fut observé en un grand nombre de points des États-Unis :

On aperçut, dit-il, une succession de météores lumineux semblables à des fusées, et qui rayonnaient d'un point unique pour se porter dans toutes les directions. Ces météores faisaient ordinairement explosion avant de disparaître. Ils laissaient, dans leur marche, des traînées phosphorescentes rectilignes, lesquelles, dans quelques cas, devenaient sinueuses comme un serpent ; plusieurs d'entre eux paraurent aussi brillants que Jupiter et Vénus. Un peu avant 6 heures du matin, le point de radiation ou de divergence était à l'ouest de "Y" du Lion, non loin de Régulus. Pendant l'heure suivante, le point en question reste stationnaire dans la même partie du Lion quoique en une heure la constellation se fût déplacée, vers l'ouest, d'environ 16 degrés.

L'averse de 1866 ne fut aussi considérable que celles de 1799, et de 1833, mais elle n'en fut pas pour cela moins intéressante et les astronomes américains, qui, dans la nuit du 12 au 13, eurent un ciel favorable, furent désappointés en ne comptant que 300 ou 400 météores en sept heures pour cette première nuit. Du 13 au 14, ils notèrent 419 météores en cinq heures, à Washington, soit une moyenne horaire de 70 à 80 étoiles filantes au lieu des milliers qu'on attendait.

L'ancien continent fut plus favorisé. A Athènes, Rome, Turin, Paris, Bruxelles, en Perse, dans l'Inde, au Cap de Bonne-Espérance, la pluie météorique, fidèle au rendez-vous, fut en quelques endroits très remarquable. A Kishnagur (au Nord de Calcutta) on compta jusqu'à 560 météores en une demi-heure. Maclear, au Cap de Bonne-Espérance compta 8,742 météores de 1 heure 3 minutes du matin jusqu'au lever du jour.

En Angleterre, le phénomène se montra avec plus de magnificence, et de 12 à 2 heures du soir les astronomes de l'observatoire de Greenwich, qui observaient simultanément sous la direction de M. James Glaisher, comptèrent 6,892 météores. Le Dr Phipson, qui observait à Londres, compta vers cette heure 425 étoiles, en dix minutes, enfin le professeur Symon à 1 heure 12 minutes du matin, notait environ cent étoiles par minute.

L'année suivante, la nuit du 13 au 14 novembre fut encore témoin du même phénomène, mais moins brillant, et, cette fois, c'est principalement en Amérique qu'il se montra avec le plus d'abondance.

Espérons que 1899 nous favorisera et que nous aurons encore la plus grande partie de l'averse ; d'ailleurs, nous sommes à peu près les seuls qui auront le temps de bien la contempler, car la France, à peine remise de l'affaire Dreyfus, se "multiplie" pour l'exposition de 1900, l'Angleterre se "divise" pour la guerre, les Boers "additionnent" leurs victoires... Ma foi, à travers de tout cela, je ne vois que nous qui puissions nous "soustraire" aux troubles et contempler en paix.

A. ALAIN.

Montréal, 3 novembre 1899.

CORRESPONDANCE

A MISTIGRIS, CHRONIQUEUR AU "SAMEDI"

Monsieur le Chroniqueur,

J'ai lu, par hasard, votre chronique, dans *Le Samedi* du 28 octobre, et je vois que vous vous y donnez sérieusement la mission de critiquer de jeunes (?) auteurs pris du mal d'écrire, avant d'avoir suffisamment appris leur grammaire. Cela est très beau ; seulement vous n'avez pas l'air de vous douter qu'il ne vous manque aucun titre pour être, vous-même, classé dans cette catégorie. Cela vous surprend, n'est-ce pas ? Il n'y a rien de plus vrai, cependant. La grammaire est par vous odieusement maltraitée. Ainsi, vous écrivez : "Enfin quelque soit l'opinion qu'on ait là-dessus..." Vous auriez dû écrire : "quelle que soit l'opinion" etc... "heureusement, on n'en est pas arrivé" etc...

Quant à *suggestionner l'illusion*, comprends pas !... Je n'ai trouvé cela dans aucun des dictionnaires que j'ai sous la main.

Je ne veux pas mentionner les nombreuses fautes de goût et de style qui pullulent dans votre *Causerie*. Tout le morceau serait à refaire, si on tenait à lui donner une tournure passable. Aussi, n'est-ce nullement une récréation artistique que j'ai voulu m'offrir en ouvrant *Le Samedi*. Je me contente de m'amuser de l'inconséquence d'un particulier qui se pique d'un beau zèle en enseignant ce qu'il a lui-même négligé d'apprendre.

Sans rancune,

DEVINÉKI.

LES POSSESSIONS ANGLAISES

GIBRALTAR

Nous croyons plaire à nos lecteurs, en leur transcrivant ces renseignements sur la forteresse fameuse de Gibraltar, dont nous avons publié une très bonne gravure dans notre dernier numéro.

Dernier échelon que la Sierra espagnole étend jusqu'aux bords de la mer, ancien chaînon oublié du grand système atlantique, lorsqu'il ouvrit ses flancs au débordement méditerranéen, le rocher de Gibraltar, haut de 425 mètres, avec son étrange construction et son aspect abrupt et sauvage, est à la fois imposant et pittoresque.

En l'apercevant entouré de hautes montagnes auxquelles il tient encore par quelques étroites dunes de sable, les pieds déchirés par la mer, présentant incessamment son front chauve et rocailleux aux sifflements de la tempête, on est involontairement conduit à se demander quel bras a pu détacher son bloc monstrueux des chaînes qui l'environnent, et le jeter là au milieu de l'Océan comme un monument éternel de sa puissance, et l'on est reporté aux antiques époques des grandes révolutions du globe.

Les formes capricieuses que prennent ses pentes et ses ravins, ses crêtes profilant leurs bizarres découpures sur un ciel presque toujours bleu ; les plantes et les arbustes qui jettent çà et là leur verdure rare, mais vive et toujours fraîche, sur ses flancs gris et pierreux ; les nuées blanches qui semblent s'accrocher à ses caps aigus ; sur le versant occidental, la ville pleine de mouvement et de bruit étalant, à l'abri d'une triple ceinture de canons, ses riches magasins jusqu'au bord de la mer ; tout, jusqu'à la forêt des mâts balançant dans son port tous les pavillons de l'univers, contribue à donner à Gibraltar une physionomie spéciale que l'on cherche vainement ailleurs : sur le rocher, la ville militaire toute hérissée d'engins de guerre ; à ses pieds, la ville de commerce s'étendant en éventail, avec ses casernes en longues lignes parallèles, les bouquets d'aloès et les jardins qui séparent les solitudes de l'Océan et la montagne nue et pelée.

Lorsqu'on y arrive par mer, on a hâte d'aller parcourir ces rues populeuses et agitées, et d'escalader les sentiers poudreux qui, sillonnant le rocher en zigzag, mènent à son pic le plus élevé, d'où le drapeau britannique flotte orgueilleusement sur les deux mers.

Gibraltar est semblable à un navire que son câble retient près du rivage, la proue dirigée vers l'Afrique ; offrant chacun de ses bords à une mer, embossé au milieu du détroit, il rappelle aux bâtiments qui passent que l'Angleterre prétend être toujours la reine des océans.

La ville ne mérite guère qu'on s'y arrête. Peu ou point de monuments, un petit théâtre, de modestes églises, des rues étroites et des maisons bâties à l'italienne, avec des briques, du plâtre et du bois. Par mesure de précaution contre la réverbération du soleil, les façades sont peintes en gris ; à l'intérieur, l'aération laisse beaucoup à désirer. Aussi, malgré les améliorations apportées depuis quelques années, les fièvres restent-elles à l'état endémique au milieu des 25,000 habitants resserrés dans un espace de 5 kilos mètres carrés.

Faut-il parler de cette population cosmopolite, composée de réfugiés d'Europe, d'Asie, d'Afrique, de commerçants ou de marins qui se pressent sur les quais ? " Parmi eux on remarque les juifs indigènes dont la sordidité dépasse encore l'opulence, les Maures d'Afrique, à la tenue irréprochable, et les contrebandiers de Ronda, au pittoresque vêtement. Les dames se promènent en mantille, la tête couverte d'un capuchon rouge."

La vie, comme le travail, est chère à Gibraltar, malgré l'abondance et la facilité des approvisionnements. Tanger fournit le bétail et la viande de bou-

des trous où ont été installées des casemates. Le système de défense a été porté au plus haut point, et, afin de ne rien négliger qui puisse le rendre plus parfait, mille dollars sont offerts par canon à celui qui indiquerait un recoin oublié pouvant être armé d'une pièce à feu.

Qu'on se promène à travers les sentiers bordés de géraniums ou qu'on gravisse les rochers à pic, on se heurte, à chaque pas, à une boîte à mitraille, à la gueule d'un canon, le plus souvent blotti et dissimulé sous les arbustes et les fleurs.

Depuis la Pointe d'Europe—extrémité sud de ces ouvrages de défense—jusqu'à l'extrémité nord des sables de San-Roque, toute la ville est hérissée d'énormes pièces à feu. " Chaque bastion est défendu par un autre bastion, et une sentinelle veille à chaque tournant. Sous l'effet d'une multitude de trous en bandes parallèles ouverts dans la montagne, depuis la base jusqu'à mi-côte, tout le rocher semble creux. Pour les Espagnols, ces galeries avec leurs embrasures sont les dents de la vieille "los dientes de la vieja." Une vieille menaçante et qui excite bien des jalousies en Espagne. Près de sept cents pièces de canon se trouvent sur affût, braquées vers la mer, prêtes à faire feu au premier signal. Les galeries couvertes montent à partir des premières batteries en s'élevant en spirale par rangées parallèles ou par étages. Le chemin qui relie les étages est à pente régulière assez douce pour que la marche des voitures y soit facile.

Un homme à cheval y circule à l'aise sans toucher la voûte. A chaque embrasure, vous trouvez un canon."

core de grandes manœuvres dans lesquelles les six mille hommes de la garnison de Gibraltar devaient repousser l'attaque soudaine d'une escadre de cinq cuirassés, commandée par le vice amiral Baird avaient lieu. L'heure de l'attaque était tenue secrète : la garnison resta en armes pendant plusieurs jours, attendant toujours le signal qui appellerait chacun à son poste de combat.

Aux trois coups de canon qui, du haut du rocher, annoncèrent la présence de l'escadre ennemie, celle-ci commença le feu, à cinq kilomètres.

Trois minutes à peine s'étaient écoulées, lorsque les batteries de la Pointe d'Europe leur répondirent et l'engagement devint bientôt général. Nous n'avons pas à décrire ici les péripéties d'un combat naval simulé. Disons seulement que chaque canon de gros ou de petit calibre y apporta sa note bruyante, et que les artilleurs firent merveille sur le roc et sur l'eau, à la plus grande satisfaction de leurs officiers, dont l'unique pensée était de démontrer que la forteresse de Gibraltar est la plus formidable du monde.

B. DEPÉAGE.

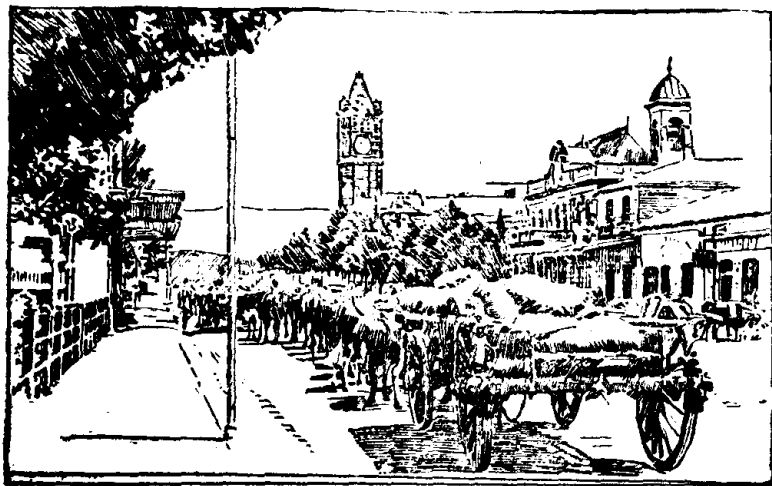
CURIOSITÉS.—ETYMOLOGIE

Chez les Romains, le mois se divisait en trois parties : les Calendes, les Nones et les Ides. Les Calendes n'existaient pas chez les Grecs ; renvoyer quelqu'un aux calendes grecques, c'est le remettre à une époque qui n'arrivera jamais.

Les enfants s'amuse souvent à crever les gousses



LES CLOCHES DE LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE, A PIETERMARITZBURG, CAPITALE DE NATAL



UNE RUE DE PIETERMARITZBURG, CAPITAL DE NATAL

cherie ; les campagnes espagnoles envoient des fruits et des légumes d'excellente qualité. Quant au commerce, il est parfaitement libre, sans aucune entrave douanière, et la contrebande pour l'Espagne se fait dans des proportions réellement scandaleuses, en dépit des carabiniers échelonnés sur la frontière. " Gibraltar, dit M. Fara, est l'asile de tous les gens qui s'expatrient pour le bien de leur pays, et le grand dépôt des marchandises anglaises, particulièrement des cotons que l'on introduit en fraude le long de la côte de Cadix à Barcelone, au grand bénéfice des autorités, placées soi-disant pour prévenir ce qu'elles encouragent en effet."

Mais cette montagne, bardée de fer et pourvue d'immenses approvisionnements constitue, avant tout, un poste militaire de premier ordre, et bien qu'elle n'ait plus son importance de jadis, elle commande toujours l'entrée de la Méditerranée et de l'Océan, et ce qu'elle a de plus intéressant ce sont ses fortifications et ses batteries.

Le rocher lui-même, de nature calcaire, fournit plusieurs variétés d'albâtre veiné ; les flons couleur jaune de miel sont d'une rare transparence et d'une grande beauté ; les soldats anglais, dans l'oisiveté de la caserne, en font des vases, des pendants d'oreilles, des écritaires, etc. On y trouve aussi plusieurs brèches osseuses, agrégées à un ciment rougeâtre et souvent cellulaire, enduit de carbonate de chaux.

De nombreuses crevasses et fissures sillonnaient cet énorme bloc de pierre ; on en a profité pour creuses

Certaines galeries peuvent contenir la garnison tout entière.

A côté des pièces s'élèvent des pyramides de projectiles ; de distance en distance sont échelonnées des poudrières. Parfois, le chemin voûté sort de la montagne et continue à ciel ouvert ; parfois c'est un long tunnel obscur. Pour pénétrer dans la place, il faut un permis, lequel autorise d'y séjourner jusqu'au coup de canon, tiré à huit heures du soir. Ce coup tiré, les portes principales se ferment, les règlements interdisant à tout étranger de rester en ville, la nuit, sans autorisation spéciale. Malheur à ceux qui ont été surpris par la nuit pendant leur visite aux curieuses grottes de Saint-Michel ou de Saint-Martine, ou qui s'attardent auprès des derniers singes sans queue, ou "monos," avec lesquels les soldats anglais partagent leur ration réglementaire.

Nous avons dit que Gibraltar avait perdu une partie de son importance. C'est que s'il commande le détroit surtout contre les navires à voiles, quand le brouillard ne règne pas, les navires à vapeur, dépendant moins de l'état du ciel et de la mer peuvent passer inaperçus par les temps brumeux. Il ne faut pas oublier que le détroit, dans sa plus petite largeur, mesure 18 kilomètres ; dans ces conditions, un steamer pourra toujours passer, sous un voile de brume, tant que l'Angleterre ne possédera pas Ceuta.

Le gouvernement britannique s'évertue d'ailleurs à augmenter sans cesse l'incomparable armement de cette citadelle sans pareille. Il y a quelques mois en-

du *baguenaudier* pour produire une petite explosion ; de là vient l'expression *baguenauder* pour dire : s'amuser à des riens.

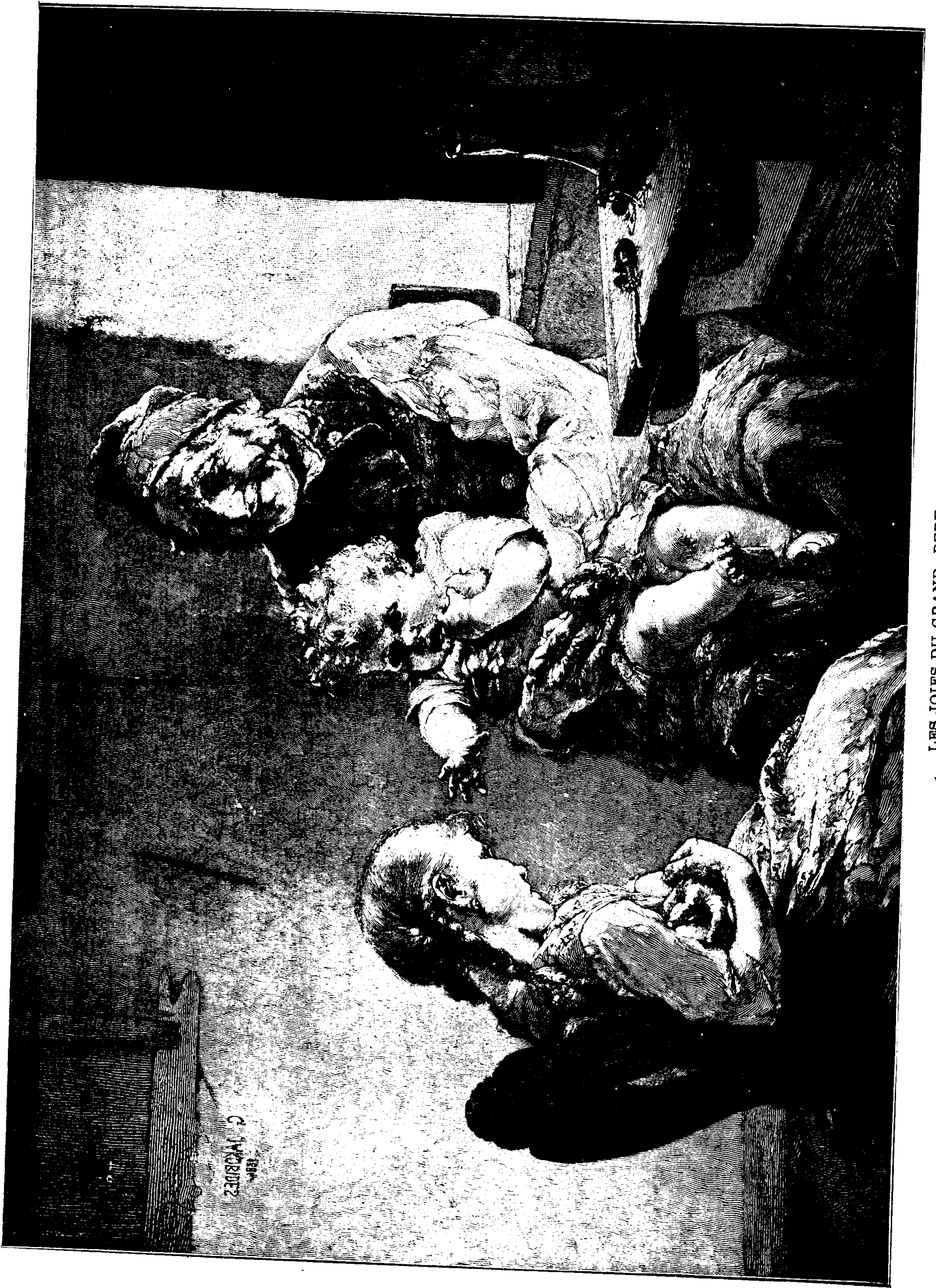
L'amadou est une espèce de champignon extrêmement doux au toucher. Ce mot semble formé de l'adjectif *doux*, de la préposition *à* et du vieux mot français *man* pour *main* ; mot à mot *doux à la main*.

Amadouer est de la même famille. En effet, amadouer quelqu'un, c'est le flatter, le caresser pour le rendre plus doux, plus facile.

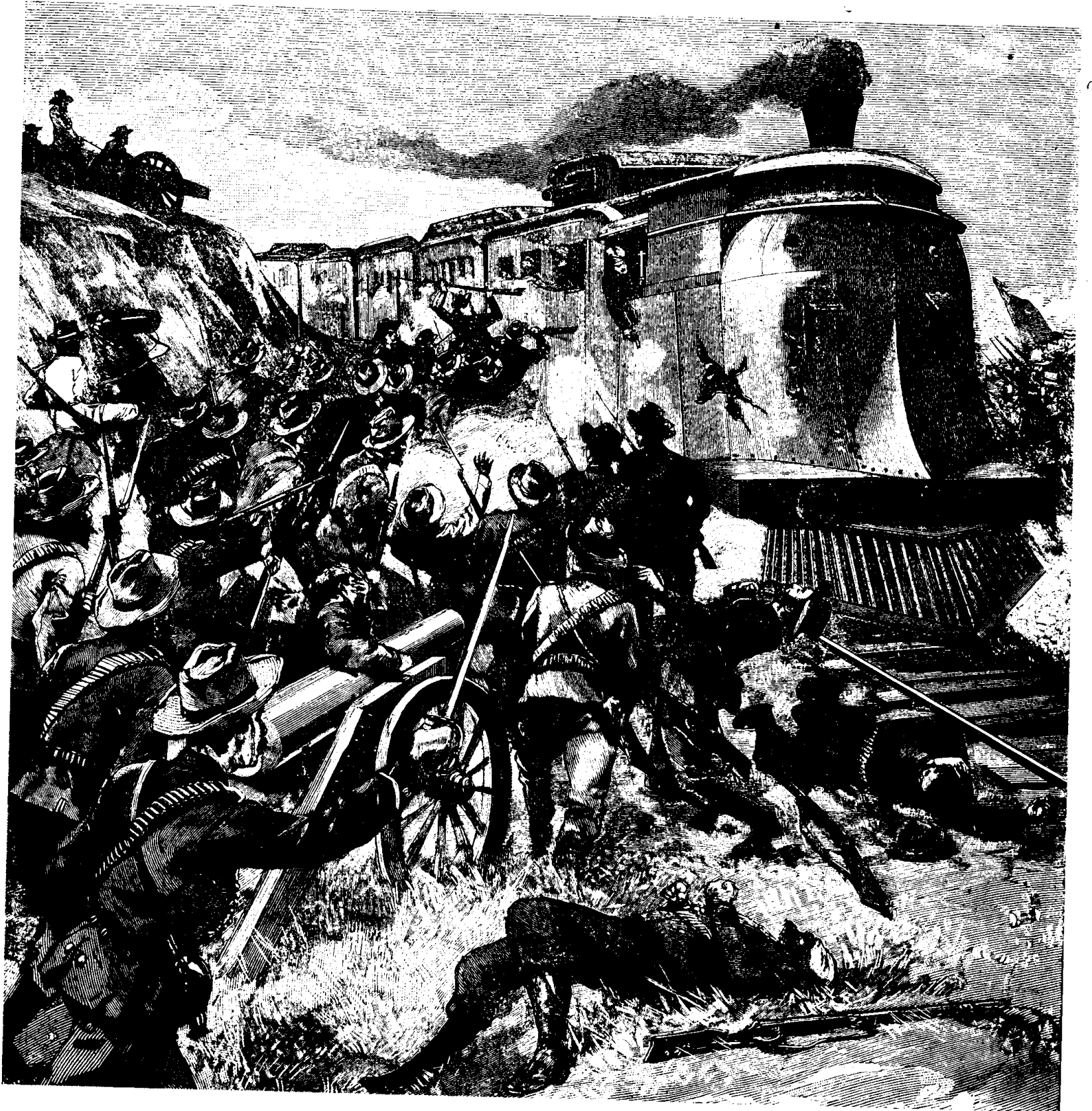
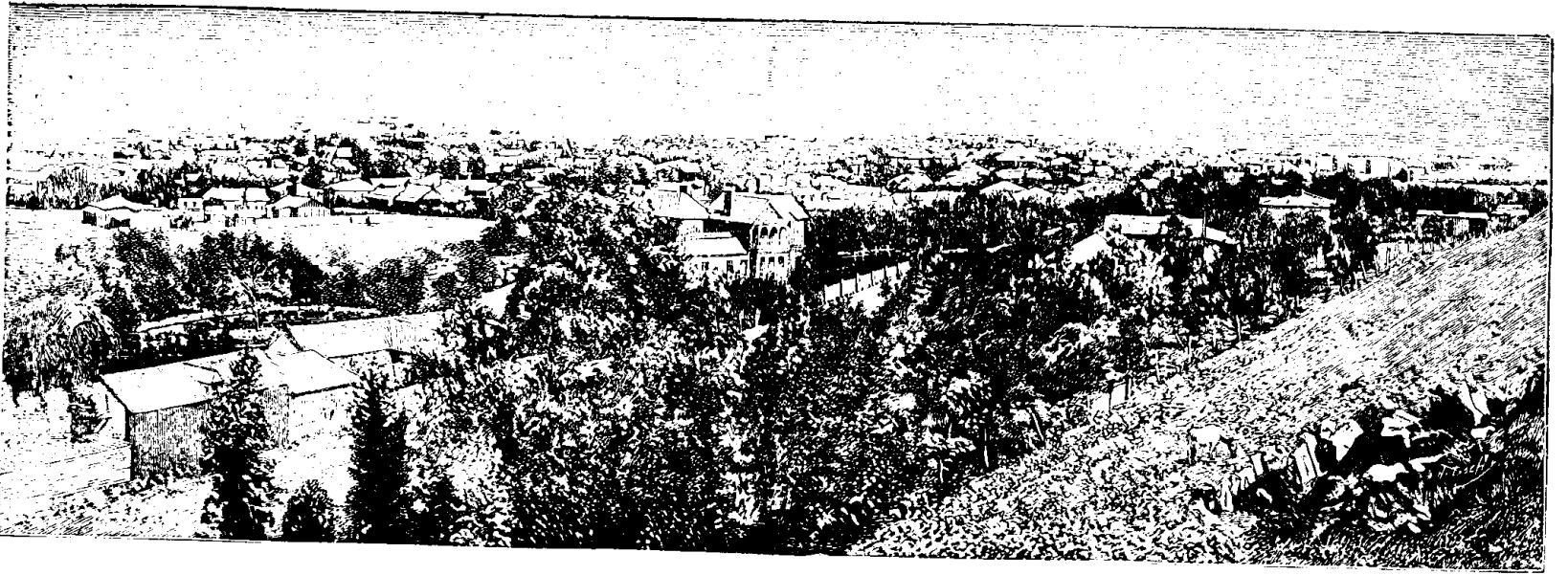
Une *marquise* est une sorte d'auvent qui protège contre la pluie les marches d'un perron, de même que le *marquis* était chargé autrefois de la défense des *marques* ou frontières d'un Etat.

RECTIFICATION

Nos bienveillants lecteurs auront vu avec effroi, du moins nous le croyons, la lourde faute qui a passé dans le bel article de M. Z. Mayrand, No 809 du 4 novembre, page 419, la colonne, titre : *Causerie*. La deuxième phrase devait se lire : " Les fleurs des prés et des parterres sont fanées sous le souffle de la bise," et non sous le *feuillage* de la bise. Il est aisé de voir là une lourde coquille avec laquelle nous nous frappons humblement la poitrine en disant : *meá culpa!*



LES JOIES DU GRAND - PERE



1. La ville de Johannesburg 2. Les Boers attaquant un train blindé envoyé par les Anglais

LA GUERRE ANGLO-TRANSVAALIENNE

MONDANITÉS

Sait-on que les règles du savoir-vivre sont élaborées—et sans cesse revues et corrigées—par quelques douairières très autorisées, qui les édictent dans le monde ? C'est ainsi qu'on voit les usages changer dans leur forme, car dans le fond ils varient assez peu, puisqu'ils partent d'un principe vrai, qui reste immuable.

Il avait été décidé, en ce haut lieu, il y a quelques années, qu'une jeune fille, appelée à remplir le rôle de marraine, ferait mieux de ne pas accepter de cadeaux du parrain (sauf un bouquet et des dragées... en abondance), parce qu'une femme ne doit pas permettre à un homme qui n'est pas son parent de lui faire des présents. Passe pour une femme mariée, disait-on puisqu'elle rend un dîner à son compère.

On vient de reviser cette loi sévère. Il est accordé aux jeunes filles de recevoir des gants ou des dentelles du parrain—gants ou dentelles insérés dans un sachet ou un coffret—par la raison (assez précieuse selon moi) que le compérage crée entre le parrain et la marraine une parenté spirituelle. Il est vrai que cette compaternité (comme on dit en droit) était un obstacle de mariage autrefois.

L'Eglise s'est, aux temps modernes, un peu dépariée de ses rigueurs sur ce point... ; mais les mondains s'en autorisent aujourd'hui pour faire fléchir le formalisme et l'étiquette. N'est-ce pas amusant ?

* * * *

Beaucoup de personnes ne peuvent parler que si elles sont écoutées attentivement, sans aucune interruption. Si on s'incline devant leur exigence, elles débitent tout ce que vous voudrez. Selon leur genre d'esprit, c'est un sermon, une plaidoirie, un discours, une conférence. Mais, avec elles, il est absolument impossibles de causer de choses et d'autres, ni d'émettre une opinion, une idée.

Ces personnes peuvent monologuer avec beaucoup

de talent ; elles fatiguent l'attention qui doit être trop soutenue. En général, chacun aime à tenir un rôle dans la conversation comme en toutes occasions, et celui de perpétuel auditeur lasse le plus patient et même le plus modeste.

La causerie s'alimente des fines remarques et des ripostes. Elle doit être un dialogue, elle n'est intéressante qu'à ce prix.

Renonçons donc à cette prétention qui nous fait tenir la scène constamment et tout seul, et réduit les autres à l'emploi de spectateurs.

A propos de ces choses, disons que, pour de très nombreuses personnes, il n'y a de gens intelligents que ceux qui possèdent le talent de la conversation. Georges Sand, Balzac—pour ne citer que ces étoiles du ciel intellectuel—n'étaient pas du tout de brillants causeurs.

Je crois que les gens dont le cerveau travaille beaucoup éprouvent une sorte de fatigue à exprimer leur pensée par la parole. Ils aiment, au contraire, qu'on fasse des frais pour eux.

Ils ne se plaisent pas en tête à tête, parce qu'alors il leur faut bien donner la réplique de temps en temps et trop forcer leur attention à se tenir en éveil. Ils préfèrent avoir autour d'eux quelques personnes qui parlent entre elles et qu'ils écoutent.

* * * *

Les jeunes filles, qui sont parfois très timorées, se demandent avec inquiétude quelle réponse elles ont à faire à un "merci" ou à un "pardon" qu'on leur adresse. Mais il n'y a rien à dire du tout en "réplique" (comme on m'a dit) à un léger remerciement, à une légère excuse. On sourit ou on sourit à demi, cela suffit, selon les circonstances.

Quelques personnes sont, il est vrai, dans l'habitude de répondre quand on les remercie : "Il n'y a pas de quoi." Mais ce n'est ni nécessaire, ni élégant. Vous tendez un objet à quelqu'un (par exemple), c'est tout simple qu'il vous dise "merci", et vous n'avez pas à le dispenser de cette politesse. Ou il s'excuse en

passant devant vous ("Pardon !"), vous n'avez pas à lui dire : "Faites," puisqu'il n'a pas attendu cet encouragement.

THEATRES

LES SOIRÉES DE FAMILLE

On nous annonce *L'Escamoteur*, grand drame en cinq actes, de d'Ennery pour le jeudi, 23 novembre courant, au Monument National.

Le principal rôle dans cette pièce sera tenu par M. Victor Dubreuil, l'artiste populaire. On nous promet aussi une surprise avec le début de Mlle Isabelle Longpré.

Le succès qui a accueilli *La Marraine de Charley* est d'un bon augure et devrait nous faire un devoir d'assister, en aussi grand nombre que possible, à ces séances pleines de charmes, où l'on peut passer une agréable soirée, parmi une société choisie, à entendre d'excellentes pièces françaises. *L'Ami Fritz* ou les *Vieux Garçons* que l'on joue cette semaine est un chef-d'œuvre traduit en toutes les langues et qui est un modèle de tableau gracieux et doux de mœurs alsaciennes.

Un astronome se dispose à se rendre à son cher télescope.

—Aujourd'hui, Gertrude, dit-il à sa gouvernante, j'observe les taches du soleil.

—Alors, monsieur ferait bien de mettre sa vieille redingote.

* *

—J'ai un compte conjoint à la banque avec ma femme maintenant.

—Bon ! Vous êtes à parts égales, je suppose ?

—Oh ! oui, c'est moi qui dépose l'argent et ma femme qui le retire.

—Le commerce que fait actuellement la France avec ses possessions de l'Algérie, de la Tunisie, du Sénégal et du Congo s'élève à environ 600 millions, importations et exportations.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

Maison fondée depuis 25 ans

No 1712 rue Sainte-Catherine

Supplément du Petit Journal, et du Petit Parisien, \$1.25 franco par an. Un grand choix de journaux de modes avec patrons, paraissant toutes les semaines au prix de 5 cents chaque.

Le Soleil du Dimanche, les Annales Politiques et Littéraires, le Journal Illustré, le Journal des Voyages et l'Echo de la Semaine, 5 cents chaque.

Le Panorama Salon 1899, au complet. Pièces de théâtre, Monologues, Chansons, Chansonniers, etc.

L'Exposition de Paris 1900, paraissant toutes les semaines, 15 cents le numéro.

Les amateurs de littérature trouveront aussi un grand choix de volumes à louer. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris à des prix très réduits.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. MUNN & Co. 361 Broadway, New York

Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Tres Admirés des Dames!



Nos Manteaux obtiennent le plus franc succès de la saison à Montréal — Tous nos élégantes en parlent avec éloges — Se procurer un de nos nouveaux Manteaux ou l'une de nos dernières Collerettes, c'est avoir la garantie d'être habillée dans un style vraiment distingué.

Quatre Modèles en Vogue !

Collerette de Sealette avec appliqués perlés et braisés — Collet de Thibet et bordés Riche doublure de soie.

Prix \$15.00. Grande vogue de la saison ! Un grand choix à différents prix.

Modèle Anglais — Le grand "Chic" à Londres, en Beaver drab, collet de velours et garni de pipures.

Prix \$10.00. D'une élégance parfaite ! Autres modèles à d'autres prix.

Modèle Parisien — en Beaver de nuances pâles, doublé en soie, avec appliqués artistiques. Éléphant et confortable. **Prix \$15.** Autres modèles du même genre, \$10 et \$12. **Très distingué !**

Variété immense à petits prix.

Manteau de Berlin — Le plus chic de la saison — Coupe ravissante, genre corsé — En sealette, avec appliqués perlés, bordé en Mouton de Perse, doublé en soie rayée. **Prix \$35.00.** Plusieurs autres genres à d'autres prix.

A Voir ! Nos Chapeaux, Modèles Nouveaux. Nos Nouvelles Jupes fabriquées par le célèbre Posner de New-York.

Tous nos Comptoirs regorgent de toutes les plus récentes créations en tous genres.

Letendre & Arsenault, 1493 rue Sainte-Catherine, Entre Amherst et Wolfe.

CHOSSES ET AUTRES

—La France commande à 40 milliers d'âmes en Afrique.

—Les Etats-Unis renferment 65 différents ordres religieux qui comptent environ douze mille membres.

—Pourquoi les bégues sont-ils presque tous célibataires ? Parce qu'ils ont le temps de réfléchir avant de parler.

—Lorsqu'un homme se demande si une chose est bonne ou mauvaise, on peut être certain qu'elle est mauvaise.

—Le président Kruger et le général Joubert ont chacun sept fils qui combattent pour leur patrie.

—On mande de Rome que le Saint Père est intervenu personnellement à deux reprises, auprès de la reine Victoria, pour le maintien de la paix.

—Les huitres sont des créatures nerveuses, et le moindre choc sonore, un violent coup de tonnerre, peut tuer tout le chargement d'un bateau.

—Comme plusieurs articles de la toilette féminine, le manchon fut d'abord la propriété des dames nobles au milieu du 17e siècle. Toutes les femmes qui désiraient être à la mode possédaient un manchon.

—C'est à l'automne qu'il faut faire les labours profonds, jamais le printemps. Il est bon, toutefois, de ne pas approfondir beaucoup en une seule fois. Si l'on a soin de n'approfondir chaque fois, que 1 pouce ou 2, on n'éprouvera aucun effet fâcheux de ce labour profond.

LECTURES POUR TOUS

Le premier numéro de la deuxième année des *Lectures pour Tous* vient de paraître ; des contes gracieux et poétiques, des études sur les questions les plus actuelles ou les plus curieuses, des romans dramatiques et passionnants : voilà ce que cette Revue populaire publie chaque mois, et ce qui explique son prodigieux succès.

On en peut d'ailleurs juger par le Sommaire du numéro d'octobre : Les

Gloires de la France aux Colonies ; Les Petits Enfants par les grands Maîtres ; Une étude des plus curieuses de la vie antique ; Une ville endormie sous les cendres ; le dernier jour d'une ferme à Pompeï, par R. Cagnat ; une poétique légende : La Princesse à la Harpe d'or ; Les Géants du Cyclisme ; Les Variations du Costume féminin, la Manche, ses hauts et ses bas à travers les âges ; Chasseurs de feurrures, par Charles Rabot ; Le Fléau de l'alcool ; A la Cour du négus Ménélick ; Le Fakir, roman, par Nicol Meyra.

—Le numéro, 50 centimes.— Abonnements : Un an : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr. ; Etranger, 9 fr. En vente chez Fauchille, 1712, rue Ste-Catherine, Montréal.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales, la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse, et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce Journal. W.-A. Noyes, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

J.A. DUMAS
Photographe
112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL.

**Réduction Générale
...Dans les Modes !**

Nous avons un choix des plus NOUVELLES MODES dans les CHAPEAUX GARNIS ou NON GARNIS. — Pour clore — nous ferons une VENTE SPECIALE —

FIN DE SAISON.

CHAPEAUX SAILORS, —

En feutre—garnis en soie — bleu royal — castor — gris perle, etc., — avec plumes, pour..... **\$1.00**

CHAPEAUX TURBANS, —

Garnis en rubans et ornés d'ailes de différents genres **\$2.50**

CHAPEAUX SAILORS, —

Garnis en rubans et plumes **\$2.25**

VOICI L'ARTICLE QUI FAIT ENVIE !

TOQUE EN VELOURS, —

Castor fond recouvert en paillette — le CHAPEAU rehaussé de Papillons en plumes — fait saillie sur des nœuds en satin turquois et retenus par des brillants — Ce CHAPEAU est sans contredit le PLUS BEAU qui se soit IMPORTÉ — le BAS PRIX vous surprendra.

UN AUTRE CHAPEAU QUI FAIT ENVIE !

La TOQUE en VISON et VELOURS — avec oiseau de fantaisie et ornements en or et acier — que nous avons réduit — vaut bien la peine de venir le voir. Les GARNITURES—les PASSEMENTERIES—les RUBANS — les PLUMES — Tout — dans la ligne des MODES — est REDUIT — à son plus BAS.

SOUS-VETEMENTS EN FLANELLETTE

Pour dames — tels que JUPES — CALEÇONS — CHEMISES — JAQUETTES — sont également REDUITS. La LINGERIE BLANCHE est d'un choix exceptionnel. Les JUPONS en Sateen noir et en couleurs, ainsi que les JUPONS en soie, sont des CONFECTIONS de hautes NOUVEAUTÉS.

EXTRA, EXTRA, EXTRA !

NOS MATINÉES EN SATEEN—

prennent la place des Matinées en soie — dont ils sont la vraie imitation — c'est ce qu'il y a de plus nouveau. Les MATINÉES en SOIE noire et en couleurs, de \$2.50 à \$7.00 JUPES DE ROBES EN SERGE, très bonne coupe et qualité depuis..... \$1.25 à \$4.00 JUPES DE ROBES EN CREPON, d'un chic tout particulier, depuis..... \$4.00 à \$8.00

ETTOFFES A ROBES—

Surtout dans les noirs, — dont nous faisons une spécialité — prouvera être des bargains exceptionnels.

ETTOFFES A MANTEAUX—

noir et en couleurs—en BEAVER—en SERGE—en CHEVIOT — sont dans des valeurs exceptionnelles. Les BROCHES en SOIE, pour Colliettes en noir—bleu et noir —rouge et noir—vert et noir—valant de \$6.00 à \$8.00 seront

Sacrifiés de \$3.50 à \$4.00.

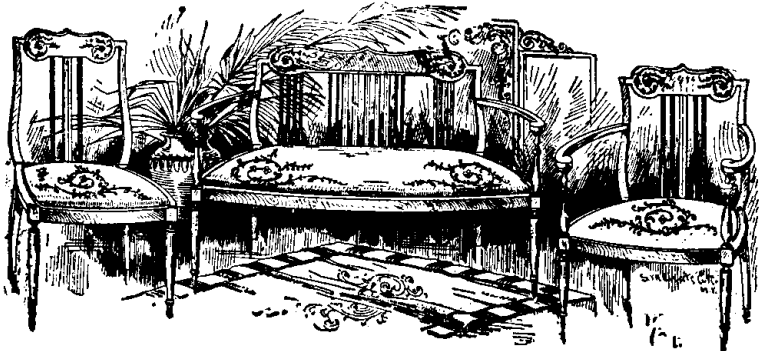
MILLE AUTRES LIGNES

également Marchandises Nouvelles de la Saison — seront impitoyablement sacrifiées durant cette vente

Fin de Saison.

Archambault Frères

Coin Ste-Catherine et Amherst, Montréal



Nos Ameublements de Salon

Sont Nouveaux — Pas de Vieux Stock.

Ils sont Élégants
Ils sont Confortables
Ils sont Solides

* **A la Mode**

du Jour

Pour **\$12.50**

C'est presque impossible, nous vous offrons un Joli Mobilier de Salon, 5 Morceaux — Monture Solide — Bonne Bourrure — Riche Apparence. Entrez les voir en passant, quand ça ne serait que par simple curiosité. Vous serez les Bienvenus !

N. Valiquette 1541-1547, 1552, 1554
Rue Sainte-Catherine
MONTREAL.

LA MAISON CHS DESJARDINS & CIE

La traite des fourrures fut, un jour, le vrai commerce national de ce pays. Tout ce que l'héroïsme, l'endurance et la persévérance peuvent offrir de ressources aux couffins les plus reculés, les obstacles les plus pénibles, les dangers les plus sérieux n'étaient qu'un aiguillon.

L'œuvre de ceux qui firent cette traite appartient à la grande histoire du pays. Car cette œuvre fut synonyme, à la fois, d'initiative commerciale et de civilisation.

Il n'y a plus parmi nous que de rares représentants de l'épave des trappeurs d'autrefois, mais leur industrie n'a fait que revêtir une autre forme, grâce à quelques hommes clairvoyants, d'initiative, au premier rang desquels se trouve M. Chs Desjardins.

Avec lui, la traite d'autrefois n'a fait que changer de base d'opération : l'industrie est la même.

Mais quelle industrie... L'établissement de fourrures de Chs Desjardins & Cie est le premier du genre dans notre pays du Nord, où pourtant pareil commerce est un des plus importants.

Nous irons plus loin en proclamant cette Maison la plus considérable du continent, et en cela, nous ne faisons que corroborer les dires de centaines d'américains qui, chaque année, viennent y faire leurs achats ou opèrent leurs commandes par lettres, tant est soigneusement accréditée la confiance dans l'honorabilité de l'établissement et l'excellence de ses produits.

M. Desjardins est universellement coté comme l'un des premiers commerçants en fourrures. En Europe, sur les grands marchés du Nord, son autorité fait loi. Il s'y rend chaque année, à l'époque des grandes ventes traditionnelles, et nous revient avec les plus belles pièces imaginables.

M. Desjardins a un instant refusé des honneurs publics, des postes de confiance et de responsabilité. Il se donne tout à son immense commerce, qui est une véritable institution canadienne et, en retour, il en reçoit fortune, contentement et motifs de légitime orgueil.

Cela ne l'empêche cependant pas de suivre tous les événements qui affectent le pays ou la cité, et de prendre un intérêt tout particulier au développement des projets et des institutions vraiment utiles et pratiques, tendant à améliorer le sort général, surtout celui de l'ouvrier.

Il est le type accompli du bon Canadien : affable, plein d'entrain et de rondeur ; d' fait, il appartient à ce groupe de compatriotes qui savent si bien allier les gaies qualités gauloises d'autrefois au sérieux de la vie affairée d'aujourd'hui, groupe qu'un écrivain a si justement appelé : "l'aristocratie de notre race."

EN VINGT ANS RENTIER

Les hommes, les femmes et les enfants de tout âge peuvent s'inscrire à la Caisse Nationale d'Economie, moyennant un sou par jour pour chacun. Après 20 ans de présence cette société vous payera une rente annuelle de plusieurs centaines de dollars. N'oubliez pas que le prix est le même pour tous, Un Sou par jour seulement.

Pour tous renseignements adressez-vous à Arthur Gagnon Sec. Trés. Monument National, Montréal.

UN ADOUCISSEMENT

L'irritation de poitrine disparaît en prenant une dose de *Baume Rhumal*.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte.

— La vérité est le soleil des intelligences

AVANTAGES SPECIAUX

Nous avons en stock quelques très beaux meubles en acajou, que nous offrons à des avantages spéciaux pour les écrouler.

Bureaux en Acajou, dessins spéciaux. Garde-Robes à Combinaison, en Acajou.

Bureaux de Toilette, en Acajou, etc. Vous devriez venir les marchander.

RENAUD, KING & PATTERSON

HAUT DE LA VILLE :

No 2442 rue Ste-Catherine

BAS DE LA VILLE :

No 652 rue Craig

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -- --

Ouvrages de Bâtisses et de

Cimetières.—Tous Genres. -- --

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

Le dernier mot de la Science !

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, le grand remède contre les maux dus à la faiblesse ou à l'impureté du sang.

A tous ceux qui souffrent d'épuisement, de débilé, de douleurs d'estomac, de maux de tête, de vertige, d'essoufflement, de chlorose (pâles couleurs), de boutons, d'éruptions et généralement de toutes les affections qui résident dans la faiblesse l'appauvrissement, l'insuffisance ou l'impureté du sang, nous sommes heureux d'annoncer qu'il existe un remède unique et souverain qui les guérira infailliblement. Ce sont les **Pilules de Longue Vie** du chimiste Bonard. Ces pilules qui sont préparées avec infiniment de soins, et dont la formule a reçu la haute approbation de l'Académie de Médecine de Paris, sont destinées à vaincre, à terrasser, à anéantir toutes les maladies plus haut mentionnées. Les **Pilules de Longue Vie** sont la plus récente comme la plus complète et la plus grande découverte du siècle. Nous demandons, dans leur propre intérêt aux personnes souffrantes ou débiles, d'en faire l'essai, elles seront émerveillées des résultats qu'elles en obtiendront.

Les **Pilules de Longue Vie** du chimiste Bonard sont vendues dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50 cts la boîte ou envoyées franco, par la maille, sur réception du prix, par **La Compagnie Médicale Franco-Coloniale**, 202 rue St-Denis, Montréal.

Chaque boîte est accompagnée d'une feuille contenant la direction et le mode d'emploi des Pilules.

Mourant de faim au milieu de l'abondance.

Ce n'est pas seulement le manque de nourriture qui fait mourir de faim. Les organes digestifs d'un grand nombre de gens sont tellement en désordre, qu'ils ne peuvent puiser dans leurs aliments la nourriture dont ils ont besoin.

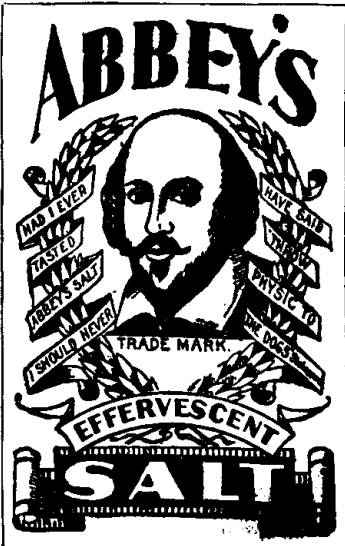
Purifiez le système et améliorez la digestion par l'usage quotidien d'

ABBEY'S EFFERVESCENT SALT.

Il vous donnera un bon appétit et conservera les organes digestifs en parfait état de fonctionnement.

Le Dr. Chas. L. DeMartigny, de Montréal, a pratiqué la médecine depuis cinquante ans. Il dit : "J'ai fait un essai concluant d'Abbey's Effervescent Salt auprès des internes de la Maison des Sœurs de la Providence, où je suis médecin résident. Je l'ai trouvé particulièrement utile dans les cas de Flatulence (vents), maux de tête et constipation chronique, et je m'en sers actuellement dans un cas de rhumatisme. J'ai essayé Abbey's Effervescent Salt dans un grand nombre de cas, et il m'a toujours donné une grande satisfaction. Je n'hésite pas à recommander Abbey's Effervescent Salt comme une préparation entièrement digne de confiance. Je dois ajouter que j'en fais usage moi-même tous les jours et il me fait plus de bien que tout ce que j'ai essayé dans ce genre."

Tous les Pharmaciens vendent cette excellente préparation anglaise, au prix de 60 cts le gros flacon. Flacon d'essai, 25 cts.



La boisson des enfants

C'est l'Eau Minérale

Radnor

Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'Eau Radnor donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

UN CONSEIL SAGE

Si vous souffrez, mesdames, d'une de ces affections qui s'attaquent continuellement à votre sexe, ne tardez pas à vous soigner, car vous pourriez le regretter amèrement dans un avenir très rapproché. Il ne faut jamais donner au mal la latitude de se développer et d'étendre ses ravages, il faut, au contraire, l'arrêter son début. Pour cela, ayez toujours dans votre ménage quelques bouteilles de " Régulateur de la Santé de la Femme " et des " Female Plasters " du Dr J. Larivière. Pourvu de ces armes terribles contre les maladies qui peuvent vous atteindre, vous repousserez victorieusement leurs attaques.

Ces remèdes Souverains, Spécifiques infailibles du " Beau Mal " sont en vente dans toutes les bonnes pharmacies au prix de \$1.00 le " Régulateur " et 25 cents le " Female Plasters, " ou écrire au Dr J. LARIVIERE, Manville, R. 1.

N. B.—N'acceptez que les remèdes du Dr J. Larivière, refusez tous les autres.

POUR EVITER L'AUTRE

Le rhume, la bronchite sont voisins. Le *Baume Rhumal* tuant l'un, fait éviter l'autre.

—Plusieurs parlent en philosophes et vivent en fous.

—On admire à North Haven, Me., un pommier qui fut apporté là-bas dans une cuve, il y a 127 ans et qui porte encore de très beaux fruits. Au jardin des Plantes, à Paris, on peut voir un cèdre du Liban d'une grosseur énorme. Il fut planté là par le fameux botaniste de Jussieu qui l'apporta dans son cnapeau.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la " DIXON CURE CO. " ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques MONTREAL.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France) Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
des COLIQUES et NAUŒES
sans AUCUNE PÉRIODATION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les CAPSULES L. KIRM
à l'extrait éthéré de FOÛÈRE Nôtre Père sans Calomel.
M. Kirm ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUSCOU, 44, Boulevard Edgar-Quatrefort et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Au delà ...de 6,000 Cures

Ont été obtenues l'an dernier par les

CEINTURES ELECTRIQUES DU Dr SANDEN

Ces Ceintures guérissent instantanément le RHUMATISME, le LUMBAGO, la SCIATIQUE, les AFFECTIONS des REINS et des ROGNONS, ETC., ETC.

L'électricité est un traitement simple. Si vous ressentez de la fatigue et de l'épuisement, comme si vous deviez succomber, ce remède de la NATURE est le plus sûr que vous puissiez employer. C'est l'électricité judicieusement appliquée. Si vous ne pouvez venir et tenter les courants à mon bureau, écrivez pour recevoir mon Petit Livre Illustré; il vous sera expédié GRATIS et bien cacheté. Adressez :



Dr M. SANDEN, 132 rue Saint-Jacques, Montréal.

Hémorroïdes Guéries Radicalement !

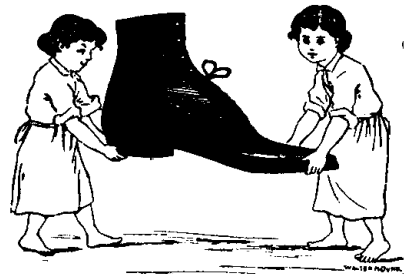
Ce mal hideux, intense, démoralisant et épuisant est instantanément soulagé et radicalement guéri par l'emploi du

Célèbre ONGUENT ANTI-ASAPHE du Prof. N. CODERRE

C'est le seul infailible, c'est le plus prompt, le plus recommandé et le moins cher.

Des milliers de cures difficiles attestent de son efficacité. Dans toutes les pharmacies à 50c et \$1.00. Expédié franco sur réception du prix. Prof. N. CODERRE, fabricant, 191 rue Beaudry, Montréal.

A L'ENFANT MALADE
Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.
IL FAUT DORMOL !!!



Les Besoins de la Famille

EN FAIT DE

CHAUSSURES

Nouvelles, durables et élégantes, ne peuvent être nulle part mieux satisfaites que chez

RONAYNE FRERES

2027 Rue Notre-Dame

CARRÉ CHABOILLEZ, MONTREAL
Tel. Bell main 472.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1603. MAROYAND, 660
Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R.

Pianos Supérieurs

Spécialité de Pianos recommandés par les grands artistes

LE...
"Chickering" De Boston Le "Karn" De Woodstock

Garantie absolue.
Ce sont les instruments recherchés par les vrais pianistes.
Conditions faciles.

J. A. HURTEAU

Nos 1680 à 1686, rue Ste-Catherine,

Porte voisine de la Pharmacie Descary—Coin rue St-Denis.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle, Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00; six mois \$2.30; trois mois \$1.20; un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.

LE RIFLE, ECZÉMA, MAL DE BARBE et toutes les maladies de la peau, guéris en peu de jours par la **POMMADE ANTISEPTIQUE DU Dr RAMEAU**. Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Lecours, 370, rue Craig, Montréal.



Manteau — En FRIEZE Anglais, valeur \$4.75, notre prix... **\$2.95**

Manteau — En FREIZE Anglais, Brun et Noir, valeur \$7.50, notre prix... **\$4.90**

Manteau — En Drap Drab doublé en soie appliqué et collet en velour de soie, valeur \$10.75, notre prix... **\$6.79**

Manteau — En Drap noir, drab et gris, doublé en soie, coupe Tailleur, valeur \$13.50, notre prix... **\$9.95**

Manteau — En Drap doublé en soie, coupe Tailleur, valeur \$18.00, notre prix... **\$13.50**

Manteau — Gris, Drab, Bleu et Noir en Drap de belle qualité, de **\$18.00 à \$45.00**

Batiste de toile — De toute valeur 18c, notre prix... **8c.**

Au Gros Magasin Departementa de la Partie Ouest

Un Seul Prix.
Argent Comptant.
Vrais Bas Prix!

Aux Familles Economes!

Notre maison a la réputation d'être le foyer principal des Grands Bargains. Les familles économes accourent maintenant de partout, prendre leur part des occasions exceptionnelles que nous ne cessons d'offrir. Aucune maison ne jouit plus largement de la confiance des acheteurs qui s'y connaissent en bonnes marchandises et en Bas Prix. Pour bien se convaincre des Bas Prix incroyables, il suffit de lire



COLLERETTES EN SEALETTE.

Collerette en Sealette, braidée, perlée, valeur \$14.75, pour cette vente... **\$9.00**

Collerette en Sealette — Braidée et perlée, garnis de Thibet, valeur \$18.00, notre prix... **\$13.00**

Collerette en Sealette — Braidée et perlée, doublure en soie, de **\$19.00 à \$26.00**

MERCERIE

GANT KID doublé, valeur 75 cts, notre prix... **50c.**

Corps et Caleçons — Laine Ecosaise valeur 75c, notre prix... **49c.**

Gant Mocha — Doublé, valeur \$1.75, notre prix... **\$1.25**

Belles Cravates — Dans tous les genres, à des prix spéciaux.

Notre Grand Tableau de Bargains!

SOUBASSEMENT

Set à toilette, 10 morceaux, valeur \$3.75, réduit à... **\$2.23**
Venez voir nos Tapis et Prélarts.



Etoffes à robes — Lot de 200 pièces de tweed à costumes valeur 30c. la verge, notre prix de vente seulement... **15c.**

Etoffes à robes — Crépon noir, valeur \$1.50, notre prix... **86c.**
Plaid nouveau pour jupes, valeur \$1.25, grand et petit carreaux **84c.**

Etoffes à robes — Tweeds à costumes en coupons de 7 vgs, valeur \$1.50 la verge, notre prix... **57c.**

Etoffes à robes — Etoffes brochées noire, grande nouveauté, seulement... **19c**

Plaid Ecossais **12c, 18c, 25c, 35c, 50c** la verge.

Etoffes à robes — Cashmere noir, seulement... **20c.**

Cashmere noir, 45 pcs largeur, prix spécial... **25c.**

Serges françaises, valeur 60c, notre prix... **33c.**

Nous avons un lot de chapeaux pour messieurs, en feutre dur et mou, que nous avons réduits de 50 p. c.

500 belles couvertes de grandeur 11-4, notre prix de vente... **35c.**

SOUBASSEMENT

Grands Verres à eau, prix extraordinaire... **1½c.**

La Meilleure Vaseline Chesebrough se vendant 10c. la bouteille, notre prix... **4c.**

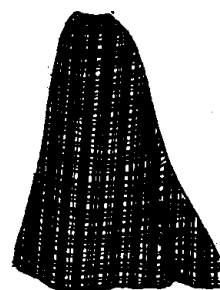
Salsepareille — Le meilleur remède que vous puissiez avoir, prix ordinaire \$1.00 la bouteille, notre prix pour échantillon... **24c.**

Grand assortiment de **Ferblanterie et Granit.**

3 morceaux de Savon "Morning Dew" pour 8c.

Chapeaux — La balance de notre lot de 500 chapeaux, valeur \$1.25 à \$2.00, réduit à... **55c.**

Tourmaline et Rough Rider pour jeunes filles, assortiment complet.



JUPES

Valeur Spécial - - - **\$1.29**

O. Lemire & Cie,

Ou tous les chars correspondant

No 1163 rue St-Jacques, coin Fulford

Une Poupée Grandeur Naturelle
Le linde des bébés habillé-
ra maintenant la Poupée.



Une des dernières nouveautés et qui plaira certainement aux petits. Par notre merveilleux procédé, nous avons reproduit une très grande Poupée, peinte à la main. L'exécution de cet ouvrage est scrupuleusement faite. Cette Poupée est faite pour être bourrée avec du coton, comme les directions l'indiqueront. La matière dont on se sert est un satin très fort qui ne déchirera pas — presque indestructible. On ne se sert que de couleurs à l'huile, qui ne s'altèrent pas. Au moyen du procédé Gusset, les pieds s'ouvrent en avant permettant à la Poupée de se tenir debout seule. La Poupée a des cheveux d'or, des yeux bleus, des joues roses, le corps est en peau de chamois, les bas sont rouges, les souliers sont noirs.

À quiconque vendra six de ces Poupées nous enverrons gratis, sans aucune dépense, une de nos magnifiques peintures à la main 23 x 23. On peut aussi choisir dans plus de 30 modèles de dessins d'oreillers qui, une fois achevés, se vendent facilement \$1.00.

Chaque enfant aime une grande Poupée, mais, que dira-t-il d'une Poupée parissant vivante. Envoyée franco contre 50c. Aussi ménage de Poupée, ameublements de salons (6 morceaux) 35c., chambres à coucher (3 morceaux) 35c. envoyé franco par la poste. On prend des timbres de 1 et 2c. ou bons postaux.

AMERICAN ART NOVELTY CO.,
No. 2 W. 14th St., New-York.

PRÉCIEUSE DÉCOUVERTE

Chaque pays a des maux, des maladies qui semblent lui appartenir en propre. C'est la tient au sol, à la température, à l'inclinaison de certaines saisons. Les pays du Sud ont peut-être en plus grand nombre ces microbes plus ou moins perfides, mais dans nos pays du Nord nous avons à combattre un mal qui depuis quelques années a pris une telle extension, qu'on le dirait devenu endémique. Ce qui n'est pas moins cruel, c'est la nature même du fléau. Que de personnes mal inspirées, victimes de leur propre timidité, préfèrent souffrir un véritable martyre que de suivre un traitement pour les Hémorroïdes. Ce qui les excuse, c'est que jusqu'ici la plupart des traitements conseillés n'offraient pas les deux grandes qualités d'être sûrs et d'usage facile.

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe arrive bien Il guérit radicalement et tous ceux qui l'ont employé sont unanimes à proclamer que son application est la simplicité même. Cette préparation vient du Brésil, ce pays qui fournit depuis tant d'années des éléments de la plus sûre médication. Il n'est pas de cas qu'il n'ait d'abord soulagés, puis guéris totalement.

Un de nos concitoyens, le Profess-ur N. Cordero en a acquis la propriété pour notre pays Il a en l'occasion de le conseiller à des milliers de personnes atteintes du mal à tous ses degrés et il en est encore à entendre dire qu'il y ait eu un insuccès quand le traitement a été consciencieusement suivi. A notre tour, nous conseillons l'Anti-Asaphe à tous ceux qui souffrent d'hémorroïdes.

—A force de mâcher de la gomme, une jeune fille de Wabash, Indiana, Mlle Trutsman, a été atteinte d'une paralysie des muscles de la bouche, que les médecins doutent de pouvoir guérir.

—Le premier recensement russe en 1724 montrait une population de 16 millions d'âmes. En 1897 cette population s'était accrue à 129,000,000.

—Il existe aux Etats-Unis plus de 50

sociétés secrètes distinctes, qui comptent 70,000 loges et 5,000,000 de membres.

—Rien ne court mieux qu'un faux bruit. Il attrape tout le monde.



Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Ajustable," de 26 pouces (28 pcs \$1.25; 30 pcs \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure: UMBRELLA ECONOMY, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

I. C. C.

(Indian Catarrh Cure)

Nouveau Traitement
Interne et Externe
Contre le Catarrhe



Ne contient aucun ingrédient dangereux.

Prix : 50c. et \$1.00
LA BOITE

Demandez-le à votre pharmacien ou écrivez à
L'INDIAN CATARRH CURE Co.
146, rue St-Jacques, Montréal
S. Mortimer & Co., 24 Central Wharf, Boston
sont nos agents pour les Etats Unis.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R. L'hôtel le plus moderne et le plus honnêtement conduit du pays. Confort parfait et à prix populaires.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis.

MONTREAL

UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPUISEMENT
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DROUOT.

Toutes les Fourrures



Du continent et de l'étranger sont exposées actuellement dans nos grands salons.

Les derniers Styles

Pour les deux Sexes.

Les Fourrures

Les plus rares.
Les plus recherchées.

Grande Spécialité de

Seal et de Mouton de Perse.

Vaste Choix de Fourrures Confectionnées ou en Peaux.

Ne pas oublier

Que nos Prix sont les plus Bas du Continent.
Que nos Magasins sont les plus grands du monde entier.

Chas. Desjardins & Cie,

1383 à 1389 Rue Sainte-Catherine.

HOMMES FAIBLES



Jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 21 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franco de port. Seuls dépositaires : **Cle Médicale du Dr. Jean**. Adressez : B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacler, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

- Pôles à Rideaux, tous les genres.
- Séchoirs à Rideaux.
- Ustensiles de Cuisine, tous genres,
- Peintures préparées, Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
- Escabeaux grands et petits.
- Machines à Laver et Tordeurs.
- Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER
6 rue St-Laurent.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNEMENT	Paris et Seine 50f	28f	14f
	Départements 56f	29f	15f
	Etranger.... 62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

L'APRÈS-MAVERGNE

Photographes

NO 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.

BUREAU TEL. MARCHANDS 843
BELL EST 1285

RESIDENCE TEL. BELL EST 1745

ST-NICOLAS, Journal illustré, sons et filles, paraissent le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAULT

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.

Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

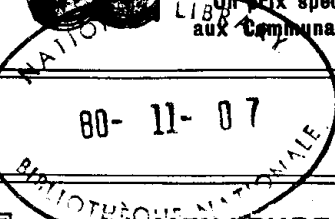
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.

Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

20006

80-11-07



LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue, Elle ne déchire pas le linge, C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveuse.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Se vendues AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,

1171 Rue Ontario, Montréal.

succursale : 101 rue du Pont, Québec.

Trestler, Globensky & Martel, ...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine, Montréal

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs—Fait du vin pur Havana—Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



Dr Jos. Versailles

L. D. S.

Dentiste

2, rue St-Denis, Place Viger

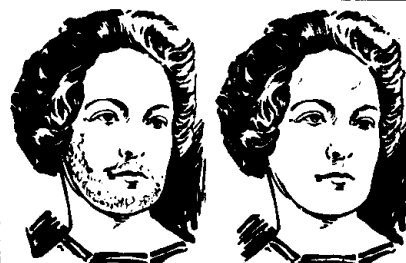
Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel. Bell East 848.

La succursale est ouverte : Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.



Avant l'emploi.

Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSTIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incrustation des ongles soigné par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

487 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

86,134

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

No 8

(Tous droits réservés.)

LE CHEVALIER HENRY de TONTY

OU MAIN-DE-FER

ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississipi, en 1682.

PAR

REGIS ROY

(Suite)

On se sépara de part et d'autre ; les Illinois croyant par ces présents que la paix étaient véritablement faite, ce qui les encouragea à visiter le fort plusieurs fois. Quelqu'un d'entre eux demanda à Tonty ce qu'il pensait des Iroquois.

— Vous avez tout à craindre de ces gens ; réfléchissez à leur conduite passée dans vos transactions ensemble, et voyez s'il y a sagesse de se fier à eux ! J'ai même appris que depuis l'armistice conclu entre vous, ils se fabriquent secrètement des canots d'écorce d'orme, afin d'aller vous trouver dans votre retraite dans l'île, et vous y massacrer !... Soyez sur vos gardes !...

Les Illinois sur cet avertissement se retirèrent tout pensifs.

Six jours plus tard, le 10 septembre, les Iroquois appelèrent Tonty avec le P. Zénobe, au Conseil. Malgré tous les essais du vaillant chevalier pour découvrir ces Français alliés des Iroquois qui lui voulaient du mal, il n'avait pu avoir d'éclaircissements. Dans la grande tente du Conseil, il scruta du regard les personnages assemblés, mais aucun n'avait de ressemblance avec les traits de la race Caucasienne.

Ayant pris place aux sièges qu'on leur réservait, les sages de la tribu placèrent devant l'Italien six paquets de peaux de castors, dont les deux premiers étaient pour dire à M. de Frontenac, leur père, qu'ils ne prétendaient pas manger de ses enfants, et qu'il ne fût pas fâché de la démarche qu'ils avaient faite ; le troisième était pour servir d'emplâtre à la plaie de Tonty ; le quatrième serait de l'huile pour frotter les jambes du P. Récollet et de Tonty à cause de la fatigue des voyages ; le cinquième, que le soleil était beau, et le sixième, de partir le lendemain pour les habitations françaises.

C'était tourné diplomatiquement.

— Quand mes frères partiront-ils pour s'en retourner en leur pays ? demanda hardiment le chevalier.

A cette interrogation inattendue il s'éleva des murmures. Plusieurs sauvages répondirent qu'auparavant ils voulaient manger des Illinois, sur quoi Tonty repoussa, du bout du pied, les présents offerts, et dit :

— Si votre dessein est de manger les enfants du gouverneur, il est bien inutile de m'offrir des présents. D'ailleurs, je n'en veux pas !

Oublant leur imperturbabilité usuelle, les hauts dignitaires Iroquois firent une grande clameur. L'Abénaki aux dispositions amicales, que nous connaissons déjà, se glissa au côté de Tonty et l'avertit en français, que les hommes étaient irrités, et de ne pas les provoquer. Aussitôt les chefs se levèrent et chassèrent du conseil les deux blancs.

Le chevalier et le récollet retournèrent à leur cabane pour y passer la nuit, sur leurs gardes, étant résolus de défendre chèrement leur vie si on les attaquait, et ils croyaient bien l'être.

Néanmoins, au point du jour, ils reçurent l'ordre de partir. C'est ce qu'ils firent sans délai. Il eût été téméraire de demeurer plus longtemps.

Après cinq lieues de navigation, les fugitifs—ils étaient bien un peu cela, nos connaissances, qui avaient nagé fort pour fuir le danger menaçant des jours derniers—atterrèrent pour faire sécher quelques pelleteries mouillées et raccommode le canot. Profitant de ce repos, le P. Gabriel fit part à Tonty de son désir de se délasser les jambes un brin en marchant à l'entour, et récitant son bréviaire. On lui recommanda de rester en vue à cause des ennemis. Absorbé dans la sainte lecture, le bon missionnaire, sans en avoir conscience, en allant et venant, s'écarta d'environ mille pas de ses compagnons et fut pris par quarante Kikapous, lesquels depuis une lieue, suivaient la petite troupe épiant l'occasion de tomber dessus sans coup férir et de la massacrer. Ils emmenèrent le prêtre un peu plus loin et lui cassèrent la tête. Voyant que le vieillard ne revenait point, Tonty avec l'un de ses hommes le chercha ; ayant relevé sa piste, ils la trouvèrent coupée de plusieurs autres qui aboutissaient ensuite à une seule pour ne former qu'un chemin. En s'écartant davantage il y avait danger de tomber en un guet-apens ; les deux hommes revinrent donc au bord de l'eau rejoindre leurs gens. Le P. Membre eut beaucoup de chagrin de cette nouvelle. Les ombres du soir descendaient de nouveau, et les Français passèrent à l'autre rive après avoir fait un grand feu au lieu de leur premier atterrissage ; ils se cachèrent et firent bonne garde. Vers minuit les Kikapous émergèrent du fourré et apparurent autour du feu. Il y avait deux visages-pâles avec eux, ce qui excita vivement la curiosité du chevalier.

— Je parierais, dit-il à l'oreille du récollet, que ces deux infâmes sont les gaillards qui étaient avec les Iroquois que nous venons de quitter !

Le lendemain, ils retraversèrent chercher leur équipage caché sous un buisson, puis attendirent jusqu'à midi et s'embarquèrent, voyageant à petites journées, conservant toujours un faible espoir que le P. Gabriel pourrait les rejoindre. Mais enfin l'on atteignit le lac des Illinois sans autre aventure.

Les voyageurs naviguèrent sur ce lac, remontant au nord, lorsque à vingt lieues du village des Poutéoutamis ou Renards, la barque d'écorce chavira par un soudain coup de vent et l'équipage fut précipité à l'eau. C'était le jour de la Toussaint. Heureusement que tout le monde savait nager et chacun se maintint de son mieux à la surface de l'onde. Dans cette position critique l'on travailla à remettre à flot l'embarcation, chose qui s'accomplit avec peine, mais les vivres les armes, toute la cargaison, pas très volumineuse d'ailleurs, fut engloutie et constitua une perte irréparable. Tonty laissa un homme pour conduire le canot et prit la route de terre pour arriver plus vite, mais la fièvre s'empara de lui, le brûlant ; quoique accablé de fatigue et ayant les jambes enflées, Tonty persévère et marche toujours. Pendant cette étape, les intrépides voyageurs ne vécurent que d'ail sauvage obtenu en grattant sous la neige.

Le village, habité seulement l'été, maintenant abandonné, présentait un aspect désolé. Les visages-pâles

parcoururent toutes les huttes désertes, y cherchant quelques vivres. L'on apporta à la meilleure cabane, sise au bord de l'eau, tout ce que l'on trouva dans cette recherche, et l'on eut en ménageant les provisions procurées de la sorte, de quoi donner à chacun deux jointées de blé-d'inde par jour, et une tranche de citrouille gelée ; on avait recueilli une couple de ces courges dans le wigwam du chef.

Le lendemain, lorsque Tonty et ses amis exploiraient les alentours, l'homme laissé à la direction du canot aborda près de la cabane aux vivres, y entra, et voyant les vivres, lui qui n'avait rien mangé depuis vingt-quatre heures se crut à un festin et n'épargna point le blé-d'inde.

Que l'on juge de la surprise douloureuse du chevalier à son retour, en constatant la réduction marquée dans l'amas de maïs ; mais d'un autre côté il était bien content de revoir son engagé.

Tonty fit embarquer son monde pour Michilimakinac, mais après deux lieues de navigation, le vent s'éleva et il fallut atterrir. En mettant pied à terre, l'on découvrit aussitôt des pistes fraîches. C'était les Poutéoutamis qui avaient fait portage ici, pour aller à la baie des Puans (1). L'équipe de Tonty transporta le canot et les effets à cette baie, éloignée de trois milles.

On remit l'embarcation à l'eau dans l'Anse à l'Esturgeon, et le pilote guida à tout hasard sur la droite sans savoir où il allait. Au bout d'une lieue, ils trouvèrent encore des cabanes vidées, portant des traces de très récente habitation, ce qui leur fit espérer de rencontrer des êtres humains à courte échéance.

A cinq lieues de là, le vent les arrêta, et dans les huit jours de halte qu'ils y firent à cause des éléments contraires, le restant de leurs vivres fut consommé.

Leur situation était précaire ; l'on tint conseil pour aviser aux meilleurs moyens à prendre afin de rejoindre les sauvages. Les engagés de de la Salle demandaient de retourner au village, parce qu'il y avait du combustible et que l'on pourrait y mourir plus chaudement.

Le vent s'étant apaisé, Tonty rembarqua ses gens, et vogua de nouveau à l'aventure.

En rentrant dans l'Anse à l'Esturgeon, ils virent du feu sur la grève et s'y rendirent avec empressement. Hélas ! les sauvages qui l'avaient allumé venaient d'en partir !

Pensant qu'ils étaient allés à leur village, Tonty résolut de les suivre, mais durant la nuit l'Anse se couvrit de glace et l'usage du canot devint impossible.

Cependant l'espoir d'un secours prochain ranime les braves voyageurs. Ils se font des souliers du manteau de feu le père Gabriel, faute de cuir.

Au moment de partir, l'un des subalternes se plaignit tout-à-coup de douleurs à la poitrine, occasionnées probablement par un morceau de *pareflesche* (2) mangé la veille au soir. Comme Tonty le pressait d'embarquer, deux Outaouais arrivèrent. La vue de ces deux peaux-cuivrées réjouit les Français ; celui-là même qui était indisposé jura qu'il en ressentait du bien.

Ils les conduisirent chez les Poutéoutamis, où il y avait déjà d'autres Français, et Tonty y reçut un bon accueil. Le P. Zénobe laissa ses compagnons là pour aller hiverner chez les PP. Jésuites dans le fond de la baie.

Au printemps Tonty partit pour Michilimakinac, où il arriva vers la Fête-Dieu. (3)

CHAPITRE XI

L'EXPÉDITION AU MISSISSIPI

De la Salle quitta Crève-cœur inquiet du sort du Griffon et retourna en toute diligence au fort Frontenac, pour en avoir des nouvelles. Dans sa route il rencontra des coureurs des bois, sauvages, traiteurs et officiers de la colonie, mais aucun, en réponse à ses interrogations, ne put le renseigner au sujet de la barque disparue.

Les messagers de la nouvelle du désastre à Crève-

(1) La baie Verte.

(2) Morceau de peau de castor du manteau du P. Gabriel.

(3) Le chapitre précédent et celui-ci sont extraits des "Mémoires de Tonty."

cœur, dépêchés par Tonty, le rejoignirent à Catacou.

Aussitôt de la Salle prit des mesures pour surprendre les déserteurs à leur descente des pays d'en haut. Il s'embusqua sur le lac Ontario et, lorsque les déserteurs arrivèrent, il en tua deux et fit les autres prisonniers.

Il organisa à la hâte un parti pour secourir son digne lieutenant, mais il atteignit Crève-cœur trop tard. Tonty n'y était plus ; les Iroquois avaient disparu après avoir poursuivi et massacré un grand nombre d'Illinois. De la Salle chercha, parmi les morts laissés sans sépulture, redoutant d'y trouver le corps de son fidèle ami. Ses recherches furent infructueuses, et il s'achemina vers le fort des Miamis pour y passer l'hiver, reconstruisant auparavant le fort Crève-cœur.

Pendant ce temps, Tonty et ses compagnons, surmontant des difficultés et des misères extrêmes, gagnaient un village de Poutéouatamis, au nord des Illinois.

Au printemps, avons-nous dit, le chevalier italien se dirigeait sur Michilimakinac. De la Salle en faisait autant, et tous deux se revirent avec une joie facile à imaginer.

Ils se concertèrent ensemble sur les moyens à prendre pour le voyage prémédité sur le Mississipi, et décidèrent de rentrer au fort Frontenac y organiser immédiatement les choses nécessaires à cette expédition. Le R. P. Membre les accompagnait.

Etant arrivés dans le lac Frontenac (1), de la Salle prit les devants pour préparer une barque que l'Italien attendit au village de Teyagon, et de là s'embarqua pour les Illinois. A la rivière des Miamis où de la Salle devait venir les retrouver, la troupe de Tonty s'adjoignit encore quelques Français et sauvages.

Enfin, de la Salle parut au fort des Miamis le 3 novembre 1681, et aussitôt l'expédition s'ébranla. Traversant le sud du lac des Illinois, ils se rendirent à la rivière Chicagou, où il y a un portage qui mène à celle des Illinois.

L'expédition se composait de vingt-trois Français, dix-huit guerriers Mahingans et Abénakis, dix femmes sauvages et trois enfants complétaient l'effectif sous les ordres du Rouennais.

Les cours d'eau à cette époque étaient couverts d'un épais cristal. Les voyageurs fabriquèrent des traîneaux et tirèrent dessus leurs bagages jusqu'à trente lieues au-dessus du village des Illinois, où la navigation reprenait ses droits.

De la Salle poussait de l'avant rapidement. A la fin de janvier 1682, les Français atteignaient le Mississipi à cent quarante lieues de Chicagou.

A six lieues plus loin, sur la droite, en descendant, ils trouvèrent une grande rivière qui coule de l'ouest. (Missouri). La halte pour la nuit eut lieu à l'embouchure de ce cours d'eau, et le lendemain à dix-huit milles sur la gauche, l'on prenait pied à terre au village des Tamaroas, alors abandonné par la tribu hivernant dans les bois.

De la Salle y fit sa marque afin d'indiquer son passage là, et continua jusqu'à la rivière Ouabache, qui est à quatre-vingts lieues de celle des Illinois. Elle vient de l'est et a plus de quinze cents milles de long. Les Iroquois se servent de cette voie pour porter la guerre chez les naturels du Sud.

Soixante lieues plus bas, de la Salle est forcé de relâcher à cause de la perte de Prudhomme, son armurier, qui s'égara dans les bois bordant le Mississipi. Les services de cet homme lui sont indispensables et il ordonne aussitôt des battues pour le retrouver. Tonty, à la tête d'un parti, explore en tous sens la contrée adjacente, pendant une semaine. Des signaux de tous genres sont déployés mais Prudhomme demeure introuvable.

Tonty s'empare de deux sauvages Chicassas dont la bourgade est à trois journées de marche dans les terres riveraines du Mississipi. Ils ont, disent-ils, deux mille combattants, dont la plupart ont la tête plate, ce qui est une beauté parmi eux, les femmes ayant soin d'aplatir ainsi la tête à leurs enfants, au moyen d'un coussin qu'elles leur mettent sur le front et sanglent

avec une bande ; et quand ils sont gras ils ont la face aussi grande qu'une assiette creuse.

De la Salle en remit un en liberté, lui donna des présents pour porter à sa nation, afin que s'ils détenaient l'armurier, ils le renvoyassent.

Autour du terrain occupé par les cabanes des gens de l'expédition, l'on éleva une enceinte de pieux, comme mesure de protection.

Le dixième jour de la disparition de Prudhomme, ils le virent émerger du bois, pâle, hagard, les vêtements en lambeaux, les mains déchirées. Il chancelait comme un homme ivre, et n'avancait que péniblement.

On s'élança à son secours et on l'amena devant de la Salle et Tonty.

Lui ayant administré un cordial, (le malheureux qui à l'approche de ses amis venait de perdre connaissance), reprit ses sens. Il était à bout de forces, épuisé ; cependant, il voulut parler. Il articula faiblement et à peine intelligiblement ces mots :

— Maître !... faites lever le camp !... tout de suite !... nous avons à nos trousses une bande de... démons Iroquois... conduits par deux bandits de la pire espèce... qui ne parlent rien moins, que de nous massacrer tous, avec des raffinements de cruauté !... Ils ont... prétendent-ils, une vengeance personnelle à assouvir... l'un, contre vous... l'autre... contre Monsieur de Tonty !...

Les deux gentilhommes à cette déclaration, se regardèrent stupéfaits. La même pensée traversa leur esprit : toujours les deux êtres auteurs de l'invasion des Iroquois au pays des Illinois ; celui de l'attaque du Griffon en chantier, et qui sait, peut-être le destructeur de ce navire ? Sans chercher pour le quart d'heure quels pouvaient être ces personnages—le temps était précieux,—de la Salle songea au plus pressé. La situation était sérieuse et comme il voulait à tout prix éviter tout engagement, il donna sur le champ l'ordre du départ !

Quelques heures après les Français s'éloignaient à force d'avirons dans leurs canots.

Le lendemain, Prudhomme fortifié et remis un peu de ses privations dans les bois, racontait à de la Salle et à Tonty ses terribles aventures.

CHAPITRE XII

LES AVENTURES DE PRUD'HOMME

—Monsieur de la Salle, dit l'armurier, en commençant son récit, le jour où je vous quittai pour m'enfoncer sous bois pour chasser un peu, vous vous le rappelez, il faisait beau. J'aspirais avec délices les odeurs printanières dont l'air ambiant était chargé ; je serrais nerveusement de mes mains le mousquet que je portais ; à tout moment j'avais des envies d'épauler mon arme et d'envoyer quelques balles à de beaux gros oiseaux, au plumage brillant, qui s'envolaient éfarouchés à mon approche, mais je me réservais pour un gibier plus important. Soudain, je débouche dans une clairière et j'aperçois un troupeau de magnifiques dindons sauvages. Je m'avance avec précaution, mais comme je m'apprêtais à leur envoyer le contenu de mon mousquet... prrrout !... ils s'envolent et vont s'abattre sur les branches inférieures d'un arbre, à cent pas plus loin, au bout de la clairière.

—Retenant mon dépit, car j'espérais me venger, je me faufila sous la feuillée à la lisière du bois, et j'arrive en position, mais voilà que ces sagaces volatiles sentent le danger et s'enfuient dans un battement d'ailes qui me semble moqueur. J'observe la direction de leur vol, et je me glisse à travers les arbres pour aller les retrouver. J'eus beau tourner, marcher, aller à droite, à gauche, de-ci, de-là, je fis si bien que je m'égarai.

—Dans mon humeur maussade, mon dépit outré d'avoir manqué de circonspection, de m'être aventuré si loin sous bois sans faire attention, j'établis un parallèle entre les dindons et moi où ceux-ci avaient l'avantage.

—Le soleil baissait à la voûte azurée ; je cherchai à m'orienter afin de rentrer au camp, mais cette vé-

gétation luxuriante, ce fouillis de jeunes arbustes, de buissons, de hautes herbes, de troncs d'arbres gigantesques festonnés de lierre et de lianes de toutes sortes, créaient un état de lieux si troublant, que seul, un habitué de ces lieux, comme un pilote à travers une passe difficile, eût pu se reconnaître et en sortir.

—Je me mis à crier, puis je songeai que je pouvais au lieu de secours, m'attirer des ennemis à peau-rouge. Je déchargeai quelques coups de mousquet, mais personne ne vint en réponse à ces signaux de détresse.

—Enfin, par prudence, je grimpai dans un arbre pour être hors d'atteinte des quadrupèdes carnassiers qui habitent cette contrée. J'eus soin de m'attacher à la branche sur laquelle je reposais, car le cas échéant où le sommeil m'eût maîtrisé, j'aurais pu choir.

—Je passai la nuit en cette position.

—Le lendemain je descendis de mon gîte et j'errai à l'aventure, tout en essayant de me retrouver. De mon poste entre ciel et terre j'avais voulu examiner le pays, mais je ne pouvais monter assez haut pour cela ; à mesure que je m'élevais, les branches devenaient plus flexibles et ployaient sous mon poids. Je dus m'arrêter et descendre.

—En l'après-midi de ce jour, sur un arbre renversé qui me servit de pont, je traversai un endroit marécageux, et j'eus à déplorer le malheur irréparable, en ce passage, de perdre ma poire à balles qui se détacha et disparut dans la bourbe.

—Mon estomac commençait à crier famine ; pour l'apaiser, je mis en joue les oiseaux qui arrivèrent les premiers à portée de mon arme à feu, et je sacrifiai ainsi mes dernières balles. Qu'importe ! je mangeai ces bipèdes de la gente ailée, après les avoir rôtis sur un feu que j'allumai. Je portais constamment sur ma personne un gobelet d'étain ; je profitai du feu pour le fondre et j'en fis des balles.

—Ce soir-là, j'occupai un lit semblable à celui de la veille. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Au moment où je sentais accourir le sommeil, où mes paupières s'alourdissaient, des rugissements de fauves dans le bois me réveillèrent tout-à-fait, et je passai la nuit dans des trances continuelles, croyant d'une minute à l'autre avoir à subir un assaut des êtres dangereux dont la voix formidable m'avait troublé. Malgré ma fatigue, je saluai avec ivresse le retour de la pâle aurore, qui de ses doigts roses, ouvre à deux battants les portes de l'empyrée à Phébus. Les fauves en quête de rapine rentrent alors dans leur repaire comme s'ils avaient honte de paraître au grand jour.

—Cette nouvelle journée fut très dure pour moi. Je marchai beaucoup sans prendre une bouchée.

—Pour ajouter à mes infortunes, au soleil couchant, j'eus à me défendre de l'attaque d'un gros sanglier. J'aurais été mis en pièces infailliblement, si je n'eusse eu un arbre facile à escalader. Je me félicitais intérieurement d'avoir échappé aux défenses meurtrières du quadrupède, mais jugez de ma terreur et de mes angoisses quand je vis l'énorme bête s'asseoir sur son train d'arrière et me regarder de ses vilains yeux, en même temps qu'elle grognait sourdement. Je voulus allumer une mèche pour tirer du mousquet sur l'animal, mais je ne trouvai plus mon briquet. Dans ma précipitation à grimper sur l'arbre, je l'avais sans doute perdu. Comme je ne craignais pas l'ascension du porc sauvage, je crus préférable d'arranger mon gîte pour la nuit. Je liai et j'entreteignai les branches autour de moi, et je m'improvisai un hamac plus confortable pour reposer, que ma position de la nuit précédente.

—Puis m'étant encore assuré contre l'éventualité d'une chute, en m'attachant ; fatigué comme je l'étais, je m'endormis bientôt.

—Le lendemain en m'éveillant, j'aperçus encore mon sanglier faisant le guet. J'étais pris.

—Ah ! si j'avais du feu, me disais-je, comme je lui ferais son compte, et vite !

—Et puis, je pensais :

—Est-ce qu'il ne se lassera pas d'attendre, l'animal ?

A suivre

(1) Ontario.

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

En effet, Guzman et Fernandez venaient de déboucher, à leur tour, au milieu des buissons, et paraissaient chercher à s'orienter dans ces terribles solitudes.

Ils aperçurent la petite troupe en même temps qu'ils étaient aperçus d'elle et ils éprouvèrent un tressaillement d'inquiétude. Toutefois, ils ne parurent pas songer à revenir sur leurs pas, et après une courte hésitation, ils se dirigèrent obliquement vers de nouveaux buissons où ils comptaient peut-être trouver une retraite.

— Vous avez raison, Martigny, s'écria Brissot d'un ton d'angoisse, ma fille n'est pas avec eux... qu'ont-ils fait de Clara et de miss Owens ?

— Nous allons le savoir, dit énergiquement Richard Denison ; messieurs, entourons-les... Il ne faut pas qu'ils nous échappent cette fois !

Et il s'élança vers eux, tandis que Martigny et Brissot manœuvraient de leur côté pour cerner les deux scélérats.

Ceux-ci s'efforçaient toujours de gagner le fourré, sans écouter les injonctions et les menaces ; mais ils reconnurent bientôt l'impossibilité d'y réussir. Alors, ils firent volte-face et s'adossant à une touffe d'épines, afin qu'on ne pût les entourer, ils se disposèrent à la défense.

Cependant leur contenance à l'un et à l'autre était fort différente ; tandis que le Mexicain Guzman montrait la sombre détermination de l'homme désespéré qui veut du moins vendre sa vie chèrement, don Fernandez laissait voir une agitation et une pâleur qui pouvaient donner des doutes sur son courage. Ils n'étaient pas non plus également bien armés ; Guzman, outre le coutelas appelé *machete* que les Mexicains portent habituellement à leur ceinture, n'avait qu'un fusil simple ; Fernandez, au contraire, tenait de chaque main deux excellents revolvers qu'il avait dérobés jadis dans le store de son maître et avec lesquels il pouvait ouvrir un véritable feu roulant contre ses adversaires.

— Brissot, cria Martigny tout en courant, chargez-vous de Guzman ; vous vous souvenez que c'est lui qui vous a passé la cravate de chanvre, lors de l'incendie du store... Moi, je me chargerai de mon excellent camarade, le marquis don Fernandez, avec lequel j'ai contracté aussi une petite dette à la même époque ; lui et moi nous allons arranger l'affaire entre gentils-hommes.

— Un moment, messieurs, prenez garde, dit Richard qui ne perdait pas son sang-froid ; ne les tuons pas ; il importe que ces hommes nous disent où ils ont caché...

On ne l'écoutait plus et le combat était déjà commencé. Fernandez, effrayé en voyant le vicomte venir impétueusement sur lui, n'avait pas attendu que son adversaire fût près de lui pour tirer. Les explosions se succédaient sans relâche. Martigny ne cessait d'avancer, sa carabine à l'épaule ; mais il ne tirait pas, se souvenant combien il importait de prendre Fernandez vivant, et il entendait avec un calme imperturbable une grêle de balles siffler à ses oreilles.

De l'autre part le combat ne fut pas aussi longtemps douteux. Brissot, excité par la vue de son mortel ennemi, s'avançait aussi sur Guzman en le tenant en joue avec son fusil ; cependant, préoccupé comme Martigny du désir de savoir ce que Clara était devenue, il ne se hâtait pas non plus de tirer. Quand il fut à vingt pas du Mexicain, il lui cria en français, oubliant que Guzman ne pouvait le comprendre :

— Misérable, dis-moi bien vite ce que tu as fait de ma fille, ou je te tue comme un chien.

Pour toute réponse, Guzman déchargea sur lui son unique coup de fusil. La balle vint frapper le canon de la carabine que tenait le négociant, et effleura un des doigts de Brissot.

Soit que la douleur causée par cette légère blessure l'emportât sur ses déterminations, soit qu'il éprouvât un moment de vertige et que sa main se fût convulsivement serrée, Brissot fit feu à son tour ; le Mexicain, frappé au front, tomba roide mort.

Richard, qui se tenait entre les deux groupes, prêt à secourir celui de ses deux compagnons qui se trouverait sérieusement en péril, dit à Brissot d'un ton de regret :

— Qu'avez-vous fait, monsieur ? Je comptais sur Guzman plutôt que sur l'autre pour apprendre des nouvelles de ces malheureuses jeunes filles :

— Je ne sais ce qui s'est passé en moi, balbutia Brissot épouvanté de son exploit ; mon Dieu ! il est donc vrai que j'ai encore tué un de mes semblables !

Et il parut près de défaillir. Richard accourait pour le soutenir, mais un regard jeté sur Martigny le fit changer de résolution ; voici ce qui s'était passé.

Nous avons dit que Martigny, sans songer à riposter, avait laissé don Fernandez décharger sur lui ses revolvers ; il avait continué de marcher sur l'Espagnol, dans l'intention de le désarmer et de s'emparer de sa personne. Son plan parut d'abord devoir réussir ; il eut le bonheur inouï d'arriver jusqu'à son ancien compagnon sans avoir été atteint par les coups de pistolet que l'autre lui tirait continuellement. Alors, jetant sa carabine devenue inutile, il se précipita sur Fernandez. Une lutte s'ensuivit, et en temps ordinaire, le vicomte, rompu à tous les exercices du corps, n'eût pas eu de peine à tenir en respect son adversaire, mais il avait oublié son excessive faiblesse et l'horrible douleur que lui causait sa blessure. Fernandez, au contraire, surexcité par la grandeur du péril, sentait ses forces redoubler ; aussi n'eût-il pas de peine à renverser Martigny. Dès qu'il l'eut terrassé, il appuya sur le front du vicomte le revolver qui lui restait, et se disposa à lui faire sauter le crâne.

Richard Denison vit le péril, et, portant vivement son fusil à l'épaule, il dit à Fernandez d'une voix forte :

— Épargnez-le, ou vous allez mourir aussi !

Fernandez parut hésiter ; mais la colère et la haine l'emportèrent même sur le sentiment de sa propre sûreté. Son doigt pressa la détente... on entendit un petit bruit sec, mais le coup ne partit pas ; sans doute la capsule était tombée pendant la lutte.

Toutefois, un accident de ce genre est facilement et promptement réparable avec un revolver. Fernandez n'eut qu'à relever le chien de son arme terrible pour avoir un nouveau coup à sa disposition, et cette fois Martigny semblait décidément perdu. Aussi Richard fit-il feu, et la balle, après avoir labouré la poitrine de Fernandez, vint lui briser le bras.

L'Espagnol poussa un cri sauvage et se renversa sur le sol ; Martigny profita de ce mouvement pour se remettre sur pied et s'emparer du revolver, dont plusieurs canons étaient encore chargés.

— Merci, monsieur Denison, dit-il avec son imperturbable gaieté ; je crois réellement que vous m'avez sauvé la vie... Mais nous voici bien avancés ; comment saurons-nous maintenant ce que nous souhaitons si ardemment de savoir ?

— Cet homme n'est pas mort, dit Richard en voyant Fernandez s'agiter sur le sable ; peut-être même n'est-il pas mortellement blessé.

— C'est un lâche qui ne trouve d'énergie que pour le crime, dit Brissot à son tour ; mais il peut encore parler. Il faut qu'il parle !... Scélérat, poursuivit-il en se penchant vers Fernandez, qu'as-tu fait de ma fille ?

Fernandez ne répondit pas d'abord et il continuait de se rouler sur le sable en poussant des cris de douleur ; enfin, il jeta sur son ancien maître un regard haineux.

— Vous ne le saurez pas, répliqua-t-il ; peut-être ainsi me vengerais-je des humiliations et des chagrins que j'ai supportés dans votre maison !

— Malheureux ! oses-tu te plaindre quand je t'ai comblé de bienfaits ?... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment... Encore une fois, qu'as-tu fait de ma fille et de son amie miss Owens ?

— Écoutez-moi, Fernandez, dit Richard Denison avec fermeté, votre blessure n'est peut-être pas grave ; si l'on vous donnait des soins immédiats, vous vivriez sans doute pour attendre la sentence solennelle qui sera prononcée sur vous à notre retour dans la colonie... Répondez à nos questions et vous aurez encore la chance favorable qu'un procès régulier laisse toujours aux accusés, si coupables qu'ils soient ; sinon je vais profiter des pouvoirs qui me sont conférés pour appeler la garde noire et donner l'ordre que l'on vous pendre sur-le-champ à l'arbre le plus voisin.

Cette alternative ainsi posée parut faire diversion aux souffrances de Fernandez, et réveiller dans son cœur cet instinct de la vie qui subsiste encore quand tout espoir semble impossible. Cependant, la haine, le désir de vengeance l'emportèrent sur ses irrésolutions, et il répondit avec effort :

— Agissez comme vous l'entendez... Tuez-moi vite, car je souffre horriblement.

— Clara ! où est Clara ? demanda Brissot d'un ton presque suppliant.

— Vous ne la reverrez plus... ni elle ni l'autre, l'Anglaise ; elles sont mortes à présent.

— Misérable ! s'écria Brissot en levant la crosse de son fusil sur la tête de Fernandez, les aurais-tu assassinées ?

Richard retint le malheureux père qui, dans l'excès de son désespoir, allait frapper un ennemi sans défense.

— Fernandez, reprit-il, vous n'avez pu égorger froidement ces deux malheureuses jeunes filles ?

— Eh bien ! non, répliqua l'Espagnol ; mais leur mort n'est pas moins certaine, car nous les avons abandonnées dans les bois, et déjà sans doute... Mais vous ne saurez rien de moi... Laissez-moi mourir en paix.

La certitude que Fernandez et ses complices n'avaient pas attenté à la vie des deux jeunes filles avait un peu ranimé Richard et Brissot ; cependant, ils ne pouvaient s'expliquer la nature du péril dont elles étaient menacées en ce moment.

— Que veut-il dire, monsieur Denison ? demanda le négociant ; puisque ces coquins n'ont pas tué Clara et son amie, je ne comprends pas...

— Mais je comprends, moi ! s'écria Martigny avec un accent de terreur ; regardez autour de vous.

Depuis quelques instants l'air était devenu lourd et étouffant ; la lumière du jour avait pris des teintes étranges. L'odeur résineuse qui s'exhale des feuilles de maalys quand elles sont fortement échauffées se répandait dans l'atmosphère, tandis qu'un grondement sourd commençait à se faire entendre au loin.

Martigny, habitué à toutes les aventures de la vie des bois, ne pouvait se méprendre à ces signes équivoques, et il comprenait maintenant la panique de tous les animaux habitants du Maaly-Scrub. Cependant, Richard et Brissot, moins expérimentés en pareilles matières, ne savaient encore de quoi il s'agissait, quand une bouffée de fumée ardente s'engouffra sous les voûtes de la forêt et s'avança lourdement vers eux.

— Eh bien ! est-ce clair, à présent ? s'écria le vicomte ; ils ont mis le feu dans les maalys.

La terrible vérité apparut alors à ses compagnons ; elle devint plus évidente encore quand ils virent des

langues de flammes se dresser en sifflant à moins de deux cents pas de l'endroit où ils se trouvaient.

—Voilà donc ce qu'a voulu dire de monstre ! s'écria Brissot ; ils ont abandonné Clara et son amie dans le bois afin qu'elles périssent au milieu de l'incendie.

—Oui, oui, dit Richard c'était là certainement leur projet... Mais il y a trop peu de temps que cet incendie est allumé pour qu'il ait pu s'étendre beaucoup ; il faut aller au secours de ces pauvres enfants !

—Partons ! s'écria Brissot.

—Partons ! répéta Martigny ; mais que sont devenus les guides ?

Tête-de-Crin et Nez-Percé, qui déjà depuis longtemps s'étaient aperçus du danger, avaient perdu patience. Après avoir assisté de loin aux péripéties du combat, ils s'éloignaient effrayés par la vue des flammes. Martigny les appela, mais ils ne parurent pas l'entendre.

—Clara ! Rachel ! cria le vicomte qui avait remarqué l'influence de ces noms sur les deux Australiens.

Cette influence, en effet, devait être bien réelle, car le père et le fils s'arrêtèrent alors et se retournèrent d'un air irrésolu.

—Eh ! qu'importent les guides ? reprit Richard avec sa froide énergie ; n'avons-nous pas la trace des chevaux qui nous conduira sans doute à l'endroit où les jeunes ladies ont mis pied à terre.

—C'est juste, suivons la trace."

Comme ils s'éloignaient, Fernandez, qui avait repris connaissance, s'écria d'un ton d'effroi :

—Et moi senors, me laisserez-vous brûler tout vivant ? Je ne saurais faire un pas pour fuir et...

—Toi, scélérat, dit Martigny avec fureur, tu récolteras ce que tu as semé... Nous devons penser à tes victimes avant de nous inquiéter de ton odieuse et méprisable personne... Si tu péris dans ce nouvel incendie que tu as toi-même allumé, ne sera-ce pas un châtiment de Dieu ?

Et il se hâta de rejoindre ses deux compagnons qui couraient vers l'endroit où commençaient à briller des flammes.

Tête-de-Crin et son fils, après une courte hésitation vinrent se placer à leurs côtés.

XX

L'INCENDIE DANS LES BOIS

Au bout de quelques instants les voyageurs se trouvèrent devant une véritable barrière de feu qui semblait infranchissable. Un taillis tout entier brûlait avec un mugissement affreux, avec des crépitations incessantes, des bruits d'arbres qui tombaient en projetant jusqu'au ciel des millions d'étincelles. A plus de vingt pas du foyer de l'incendie, les feuilles se flétrissaient, les branches se tordaient et aucune créature vivante n'eût pu respirer les vapeurs empestées qui se répandaient de toutes parts.

Heureusement, quand Fernandez et le Mexicain avaient passé là quelques instants auparavant avec leurs prisonnières, ils avaient craint sans doute de s'engager dans cet épais fourré ; aussi, la trace le côtoyait-elle, comme pour le tourner. Mais l'espoir des voyageurs ne fut pas de longue durée ; au bout de cent pas, la piste aboutit à une ligne de grandes herbes, tout enflammées et à demi consumées déjà ; il fallut s'arrêter.

—Bah ! dit Martigny, passons ; nous aurons à peine une douzaine de pas à faire pour traverser ces flammes légères et sans consistance. Alignons-nous donc à la file indienne... Je marche le premier.

—Passons ! dirent les autres.

Seuls Tête-de-Crin et Nez-Percé hésitaient de nouveau ; et réellement, avec leurs pieds nus et l'étroite peau d'opossum qui les couvrait, ils étaient mal protégés contre les atteintes du feu. Martigny, voyant leur indécision, leur dit d'une voix encourageante :

—Clara ! Rachel !

—Clara ! Rachel ! répétèrent le père et le fils.

Et ils ne songèrent plus à la retraite.

Les Européens s'étaient déjà débarrassés de leurs fusils et de leurs poires à poudre qui, ne leur étant

plus nécessaires auraient pu devenir une cause d'accident. Ils serrèrent leurs vêtements autour de leur corps et enfoncèrent leur chapeau sur leurs yeux. Puis, Martigny ayant soigneusement examiné l'endroit où le feu présentait le moins d'intensité et de profondeur, s'élança en avant, et ses compagnons le suivirent avec intrépidité.

Les dix ou douze pas qu'ils avaient à faire au milieu de ces tourbillons de flamme et de fumée leur semblèrent interminables. Cependant, comme l'avait annoncé le vicomte, ces flammes, alimentées seulement par des herbes et des broussailles, n'avaient pas de consistance, et, sauf quelques brûlures légères, ils se trouvèrent bientôt sains et saufs de l'autre côté de la ligne de feu.

On n'eut pas beaucoup de temps pour reprendre haleine ; chaque minute avait un prix inestimable. Néanmoins les voyageurs, avant de continuer leur marche, voulurent s'orienter d'une manière certaine.

Ils se trouvaient maintenant dans une de ces clairières sablonneuses si fréquentes au milieu des maalys. Derrière eux s'étendait la traînée d'herbes embrasées qu'ils venaient de franchir ; à droite était le taillis où l'incendie faisait de si terribles ravages et dont les exhalaisons étouffantes venaient jusqu'à eux par intervalles ; à gauche et en face on voyait un fourré plus serré et plus épais que le premier. Le feu n'avait pu s'y développer encore, sans doute à cause de la grande quantité de plantes vertes qu'il contenait ; mais les herbes commençaient à se dessécher et la fumée s'élevait de divers endroits ; tout annonçait que d'un moment à l'autre l'incendie allait exercer ses fureurs dans cette partie encore paisible du Maaly-Scrub.

Du reste, deux circonstances paraissaient favorables aux hommes intrépides qui s'étaient aventurés dans ces bois dangereux : il n'y avait pas le moindre vent à cette heure de la journée ; d'autre part, on était au printemps, et les ardeurs du soleil n'ayant pas encore absorbé la sève des végétaux, ceux-ci étaient infiniment moins inflammables qu'en automne où des incendies terribles éclatent spontanément dans les forêts australiennes. On devait sans doute attribuer à cette double cause la lenteur avec laquelle se propageait l'embrasement qui, quelques mois plus tard, eût envahi des espaces immenses avec la rapidité de l'éclair.

Un coup d'œil suffit à Martigny et à ses compagnons pour se rendre compte de l'état des choses. Le plus pressé était de retrouver la bienheureuse trace qui devait les conduire infailliblement auprès de Clara et de miss Owens.

Suivant leurs prévisions, elle se continuait de l'autre côté de la bande incendiée, et à peine l'eurent-ils examinée que malgré les dangers de leur position, ils éprouvèrent une grande joie.

C'était là, en effet, que les deux jeunes filles avaient mis pied à terre et que John avait été congédié par Guzman et par Fernandez. On voyait sur le sable de la clairière l'empreinte plus profonde produite par les sabots des chevaux quand ils s'étaient arrêtés, puis, tout à côté, des piétinements faits par de grosses chaussures d'homme, et enfin çà et là des vestiges de mignonnes bottines qui ne semblaient pas avoir été destinées à fouler le sol de ce désert. Les deux Australiens ne s'y trompèrent pas.

—Clara ! dit Tête-de-Crin en désignant du doigt une trace légère à peine visible.

—Rachel ! dit Nez-Percé à son tour en indiquant une trace un peu plus grande à côté de la première.

—De quel côté sont-elles allées ? demanda Martigny oubliant que les guides ne l'entendaient pas.

Mais les paroles étaient inutiles ; déjà Tête-de-Crin et son fils suivaient les marques des pieds humains qui avaient d'abord attiré leur attention. Ces marques, grandes et petites, étaient tournées vers le fourré où l'on apercevait un commencement d'incendie.

—Elles sont là, elles ne peuvent être que là ! s'écria Martigny. Allons, Brissot, poursuivit-il avec sa gaieté ordinaire, vous et moi, nous sommes à l'épreuve du feu... Nous avons vu beaucoup mieux que cela lors de la destruction de votre store, et aujourd'hui nous n'avons pas à redouter l'explosion d'un baril de pou-

dre à nos côtés... En avant, donc ! Clara ne peut être à plus de cent pas d'ici.

—Il est facile de s'en assurer," dit Richard Denison.

En même temps, il poussa un cri d'appel qui retentit d'échos en échos ; rien ne répondit. Après un moment d'attente, Richard éleva de nouveau la voix, à laquelle se joignirent celles de ses compagnons ; mais vainement prêta-t-on l'oreille encore une fois, on n'entendit que les pétilllements du feu dans les buissons voisins, le grondement formidable et de plus en plus rapproché de l'incendie dans l'autre partie du bois.

—Grand Dieu ! dit Brissot avec terreur, ces bandits auraient-ils accompli leurs menaces !

—Elles nous entendent peut-être, dit le vicomte, mais, nous prenant pour des ennemis, elles n'osent répondre ; continuons donc d'avancer."

Il entra résolument dans les broussailles et les autres le suivirent, même les deux sauvages, qui semblaient fort redouter pour leurs pieds nus le feu qui couvrait sous la verdure.

La trace maintenant était large, droite, et l'on eût dit que ceux qui avaient passé là récemment n'avaient eu ni le temps ni la volonté de prendre quelques précautions pour la cacher. De distance en distance, les herbes étaient foulées circulairement comme si l'on eût fait de courtes haltes ; là, sans doute, les malheureuses jeunes filles avaient tenté une résistance inutile ou essayé d'attendrir leurs bourreaux. Bientôt même on découvrit des signes plus positifs de leur profonde détresse. Dans un endroit, c'étaient des lambeaux d'étoffe de soie accrochés aux épines des mimosas ; plus loin, un ruban que l'on reconnut avoir appartenu à miss Rachel ; puis une plumé noire qui avait orné le chapeau de Clara Brissot. Les amis de Rachel et de Clara étaient navrés, et, après avoir recueilli en passant ces tristes débris, ils continuaient d'avancer.

Ils atteignirent ainsi le centre du fourré. En cet endroit, les broussailles étaient nombreuses et épaisses ; quelques grands arbres, ajoutant leur ombre à celle des maalys, y répandaient une obscurité que venaient encore augmenter les nuages de fumée de plus en plus épais. Pour comble de malheur, la terre était couverte d'une mousse dure et sèche qui ne conservait plus l'empreinte des pas. On fut donc obligé de s'arrêter de nouveau, tandis que Tête-de-Crin et son fils s'efforçaient avec leur sagacité ordinaire de retrouver la piste perdue.

—Les mineurs ne peuvent pourtant les avoir tuées, dit Martigny d'un air de réflexion ; car alors pourquoi les auraient-ils amenées si loin ? D'ailleurs nous eussions déjà retrouvé leurs restes... Non, elles existent, elles sont cachées, elles sont près d'ici, j'en suis sûr !

—Eh bien ! appelons encore," dit Richard.

Ils poussèrent des cris tous ensemble, puis ils écoutèrent dans une immobilité complète. Cette fois des voix humaines leur répondirent ; mais ces voix étaient si faibles, si éloignées, avaient un caractère si bizarre, qu'on eût dit de ces vagues gémissements qui s'élèvent dans les forêts au souffle d'une forte brise. Néanmoins ces sons indistincts rendirent l'espoir à Martigny et à ses compagnons.

—Ce sont elles ! s'écria le vicomte ; je vous disais bien qu'elles existaient encore !... Cherchons, chacun de son côté, et le plus heureux préviendra les autres."

On se dispersa en effet, mais sans s'éloigner beaucoup les uns des autres, et en se rapprochant du point d'où les voix semblaient parties. Mais ce fut en vain qu'ils errèrent au milieu des broussailles, sans s'inquiéter des arbustes épineux qui leur déchiraient les mains et le visage, des vapeurs fétides et embrasées qui menaçaient de les suffoquer, indifférents aux flammes que leurs pas faisaient jaillir parfois de la mousse desséchée ; ils ne voyaient, ne sentaient rien. Enfin, découragés, ils prirent le parti de se réunir pour pousser encore des cris d'appel.

ELIE BERTHET

(A suivre)